

Collectif de la ligne 10

exil de soi



© Etienne Lhoir

Florine Dagnelie - Pascal De Bock - Didier de la Potterie

Isabelle De Vriendt - Ziska Larouge - Iza Loris

Michèle M - Pascale Maquestiau - Dominique Michiels

Kate Milie - Jean-Christophe Steinbach - Sylvie Van Molle

Recueil de **12** auteurs

Collectif de la ligne 10

ScriptaLinea

Quelques mots sur ScriptaLinea

Cette compilation de textes a été réalisée dans le cadre de l'aisbl ScriptaLinea.

ScriptaLinea se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socio-artistique, en Belgique et dans le monde. Ces initiatives peuvent se décliner dans différentes expressions linguistiques: français (Collectifs d'écrits), portugais (Coletivos de escrita), anglais (Writing Collectives), néerlandais (Schrijversgemeenschappen)...

Chaque Collectif d'écrits rassemble un groupe d'écrivain-e-s (reconnu-e-s ou non) désireux de réfléchir ensemble sur le monde qui les entoure. Ce groupe choisit un thème de société que chacun-e éclaire d'un texte littéraire, pour aboutir à une publication collective. Une fois l'objectif atteint, le Collectif d'écrits peut accueillir de nouveaux et nouvelles participant-e-s et démarrer un nouveau projet d'écriture.

Les Collectifs d'écrits sont nomades et se réunissent dans des espaces (semi-) publics: centre culturel, association, bibliothèque... Il s'agit en effet, pour le Collectif d'écrits et ses lecteurs, d'élargir les horizons et, globalement, de renforcer le tissu socioculturel d'une région ou d'un quartier, dans une logique non marchande.

Les Collectifs d'écrits se veulent accessibles à ceux et celles qui veulent stimuler et développer leur plume au travers d'un projet collectif et citoyen, dans un esprit de volontariat et d'entraide. Chaque écrivain-e y est reconnu-e comme expert-e, à partir de son écriture et de sa lecture, et s'inscrit dans une relation d'égal-e à égal-e avec les autres membres du Collectif d'écrits, ouvert-e aux expertises multiples et diverses.



Droits d'utilisation:
les textes écrits autour du thème de la communication et l'aliénation
Exil de soi par les membres du Collectif d'écrits de la ligne 10 sont produits
par ScriptaLinea et mis à disposition
selon les termes de la licence Creative Commons 2.0 Belgique:
Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification



[texte complet sur: <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>]

ScriptaLinea, 2014.
www.scriptalinea.org
N° d'entreprise BE 0503.900.845 RPM Bruxelles
Edit. resp.: Isabelle De Vriendt
Siège social: Avenue de Monte-Carlo 56 - B- 1190 Bruxelles (Belgique)

Envie de rejoindre un Collectif d'écrits?
Contactez-nous via notre site:
www.collectifsdecrits.org

Collectif de la ligne 10

Chaque année, les Collectifs d'écrits d'une même région ou d'un pays se rencontrent pour découvrir leurs spécificités et reconnaître dans les autres parcours d'écriture une approche similaire.

Cette démarche, développée au niveau local, vise donc à renforcer les liens entre individus, associations à but social et organismes culturels et artistiques, dans une perspective citoyenne qui favorise le vivre-ensemble et la création littéraire.

Isabelle De Vriendt
Présidente de l' AISBL ScriptaLinea



Quelques mots sur le Collectif de la ligne 10

Brassage d'écritures et d'inspirations, le Collectif de la ligne 10 a repris la plume pour un nouvel envol... Douze écrivains, anciens et nouveaux, ont tourné leurs regards vers leurs cieux intérieurs.

Après un premier voyage à travers la poésie urbaine, un deuxième aux confins de multiples frontières, c'est l'exil de soi qui, cette fois, fait couler l'encre. Aliénation, incommunication, fuite en avant... Maux croisés qui nous habitent peu ou prou. Etoiles, parfois, qui nous guident vers des rivages inattendus et salutaires...

Les membres du Collectif, au-delà de leurs différences d'âges, de pratiques d'écriture ou de styles, ont stimulé leurs créations, dans la bienveillance de leurs regards croisés.

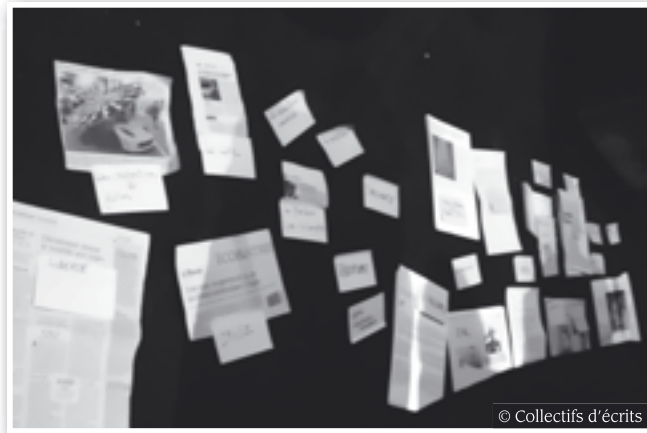
**Florine Dagnelie, Pascal De Bock, Didier de la Potterie,
Isabelle De Vriendt, Ziska Larouge, Iza Loris,
Michèle M., Pascale Maquestiau, Dominique Michiels,
Kate Milie, Jean-Christophe Steinbach et Sylvie Van Molle**

Membres 2014 du Collectif de la ligne 10

Collectif de la ligne 10

table des matières

Pour s'y retrouver

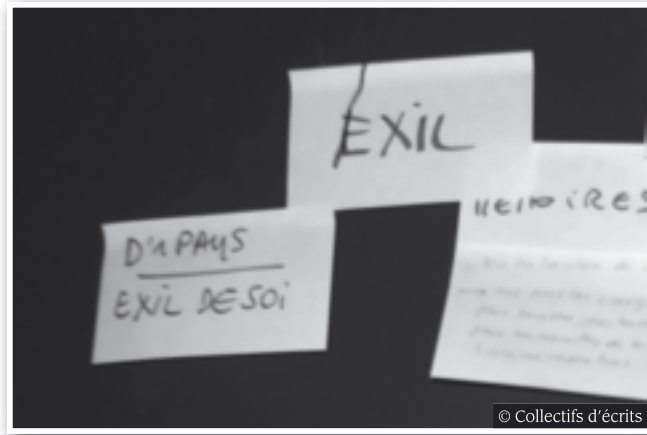


| | | |
|---|----------------------------------|-------|
| Editorial | | p 9 |
| Cadavre exquis | | p 11 |
| Qui est qui ? | <i>Sylvie Van Molle</i> | p 13 |
| Cassidy | <i>Kate Milie</i> | p 21 |
| L'aube | <i>Pascal De Bock</i> | p 27 |
| Peut-être les deux ?! | <i>Florine Dagnelie</i> | p 33 |
| Elle | <i>Michèle M.</i> | p 41 |
| Dringdriing.com | <i>Ziska Larouge</i> | p 49 |
| Perdre quand tu respires | <i>Dominique Michiels</i> | p 59 |
| Monsieur Bertrand | <i>Didier de la Potterie</i> | p 67 |
| La recette sur les délires de l'errance créatrice et l'aliénation | <i>Pascale Maquestiau</i> | p 77 |
| Et pourtant | <i>Isabelle De Vriendt</i> | p 85 |
| Trop fragile | <i>Jean-Christophe Steinbach</i> | p 95 |
| Langue de bœuf | <i>Iza Loris</i> | p 103 |
| Les auteurs | | p 111 |
| Les lieux traversés | | p 115 |
| Remerciements | | p 125 |

Collectif de la ligne 10

éditorial

Vous avez dit *Exil de soi* ?



Des personnages au point de non retour. Hors «je», hors d'eux.
Elles - Ils n'ont plus d'autre choix que de livrer leur part d'ombre.

«Aliénation». Elle décline leur quotidien à travers une mémoire déchiquetée, des souvenirs déstructurés, des rêves sans lendemain...

Elle s'infiltré partout, se blottit dans les blessures les plus secrètes, se nourrit des dérives que l'on tait, amplifie les angoisses, enferme dans une cruelle solitude...

Elle fait défiler ses masques. Naissance dérobée, Mères dévorantes, dévorées, p... de fin de vie qui détruit tout, amour dévastateur, secret nauséabond...

Personnages seuls au monde, seuls ensemble, impuissants, sans paroles. Aux limites du langage.

On voit des trains, de faux départs, des bistrot de gare, du sang sur les portables.

Des bébés aux yeux géants, des timidités malades. Cartes postales et vomissements compulsifs. Une amoureuse, qui tue...

Entre manipulation et colère, fanges du sous-moi et spirales infernales, emprisonnement et attente douloureuse, des libérations surgissent. Délire créatif, urgence de «se dire», se dire qu'il est encore temps...

Le Collectif de la ligne 10

Collectif de la ligne 10

cadavre exquis

Découvrez le cadavre exquis* composé de la dixième ligne de chacun des textes.



Il a l'impression que le lieu dans lequel il se trouve est petit, étriqué, comme s'il pouvait sans effort toucher les murs.

Une fille avec des bas de soie.

Mon sommeil est ouvert. Il s'accommode de tout.

On parle des humanités comme une sorte de renaissance dans la vie, un chemin pour devenir adulte en passant par l'adolescence.

Elle les examine longuement et fronce les sourcils comme si elle cherchait à s'orienter.

De temps à autre, il jetait un regard inquiet au téléphone turquoise de la criminologue, posé sur la table à côté d'un dossier étiqueté à son nom.

«Putain, faut que je m' l'imprime.»

Ambitieux, il ne voulait laisser aucune prise à ses détracteurs, issus pour la plupart des services de l'Administration.

Le titre pompeux de ma conférence s'inscrivait dans le cycle «de la culture à la psychanalyse, le masculin s'interroge, le féminin écoute».

Il me reste 11 semaines pour changer d'assise, redresser un projet devenu bancal.

On déserte les pestiférés, et qui sait si le cancer de la séparation n'est pas transmissible au moindre sourire compatissant.

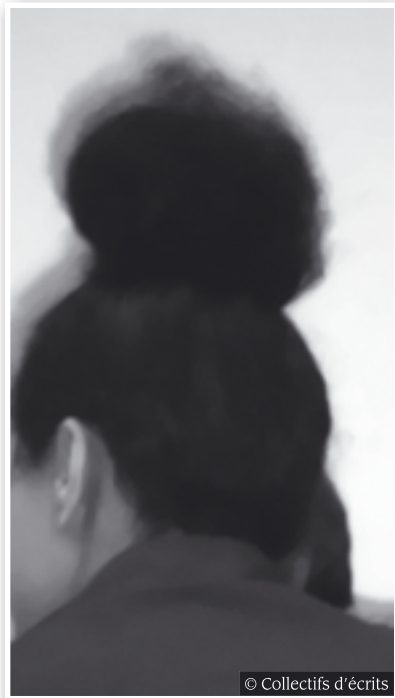
Un ragoût de petites mains bien fraîches.

*Cadavre exquis: Jeu collectif inventé vers 1925 par les surréalistes et qui vise à produire un texte à l'aide de fragments proposés successivement par chacun des joueurs, chacun ignorant les propositions des autres joueurs.

(d'après le Wiktionnaire: http://fr.wiktionary.org/wiki/cadavre_exquis)

Collectif de la ligne 10

Sylvie Van Molle



© Collectifs d'écrits

Qui est qui ?

Plongé dans le noir, ne pouvant pas bouger, il sent qu'il n'est pas seul, sous lui, il sent des choses dures, des choses dures et articulées, lui semble-t-il. Ça sent le bois. Est-ce les objets sur lesquels il se trouve, ou le lieu ? Le bois est travaillé, il en est certain. Tout ce qui l'entoure est en bois, il ne sent rien d'autre que le bois travaillé et verni.

Il ne peut rien faire, il est complètement immobilisé. Que lui est-il arrivé ? Il sait, il est persuadé qu'il n'est pas paralysé. Mais pourquoi ne peut-il pas bouger ? Et quel est cet endroit ? Il a l'impression que le lieu dans lequel il se trouve est petit, étriqué, comme s'il pouvait sans effort toucher les murs. Étrangement, il ne suffoque pas, il n'est pas à court d'air. Tout est concentré, non, plutôt entassé. Oui, tout est mis l'un sur l'autre. Il sent bien que l'espace est minuscule, tout en lui le ressent. Mais l'endroit n'est pas oppressant, malgré tout, l'espace lui suffit.

Il se concentre pour comprendre la situation, et se rend compte qu'il est inconnu à lui-même.

X : - Bon sang, qui suis-je ? Comment suis-je arrivé jusqu'ici ? Pourquoi suis-je plongé dans le noir ? Est-ce la nuit ? Non ! Je suis persuadé que non ! J'en suis certain ! Ai-je un nom ? Non, je n'ai pas de nom, on ne m'appelle pas ! Je le sais au plus profond de moi, personne ne m'appelle ! Mais pourtant j'existe, j'existe bel et bien ! Je connais la foule, je connais le monde. Mais je ne porte pas de nom.

Il ne sait pas pourquoi, mais il est persuadé que les choses sur lesquelles il se trouve sont ses semblables. Il est le seul à être conscient. Se fait-il des idées ? Est-il seul dans l'obscurité ?

Non, il n'est pas seul, il sent leur présence, ils sont plusieurs. Hurler, c'est ce qui reste à faire, hurler ! Il ne peut pas, il est dans

l'impossibilité de hurler. Pourquoi ne peut-il pas faire entendre sa voix ? Sa constitution ne le lui permet pas ! Il peut penser, mais il ne peut pas parler. Comme c'est étrange, il n'est pourtant pas muet !

Il ne peut rester là éternellement, mais comment s'en échapper ? Faire réagir les autres. Comment ? Il ne peut ni bouger, ni parler. Est-il fou ? N'est-il pas coincé dans sa tête ? Peut-être lui suffit-il simplement d'ouvrir les yeux. Sa tête ? Se débat-il dans sa tête ? Non, il en est certain ! Est-ce un rêve ? Il est bien possible que ce soit cela ! Il n'est donc pas fou ! Se réveiller, voilà comment se sortir de là. Se réveiller.

X : - Je pourrais me contenter d'attendre, je ne peux rien faire d'autre, je ne vois pas d'autres solutions. Je pourrais essayer de provoquer mon réveil. Il faut que quelqu'un m'appelle. Mais c'est impossible, je ne porte pas de nom ! Personne ne peut me réveiller ! Je ne peux me réveiller que par moi-même. Je ne peux qu'attendre, c'est la seule solution. Attendre. En attendant mon réveil, je peux essayer de me souvenir de qui je suis.

Il essaie en vain de se rappeler de son identité, il essaie en vain de se souvenir de ce qu'il a fait avant d'être coincé là. Son état s'éternise, il perd petit à petit l'espoir de se réveiller un jour. En fait, il sait qu'il fait fausse route, il n'est pas dans un rêve.

X : - Qui suis-je ? Où suis-je ?

Il ne peut même pas pleurer. Il ne peut absolument rien faire. Mais il refuse d'abandonner. Son corps sent les choses, lui donne des informations, il doit être plus attentif, mieux l'écouter. La solution viendra sans doute de là. Elle ne peut venir que de là. Dès qu'il aura retrouvé son identité, il aura la solution. Il le sait.

Le corps de X est froid, il ne le sent pas. Il est léger également, cela il le sent. Il n'est pas du tout imposant ou massif.

Il a donc l'impression d'être léger, d'être dans le noir, que la pièce est petite. Seul ? Il ne sait pas. Il ne manque pas d'air.

Non, il n'y arrive pas ! Il ne sait pas qui il est. Il se sent complètement seul, incompris. Incompris de lui-même ! Alors qu'il a toute sa tête !

Il entend quelque chose.

Effectivement, il y a bien un bruit. Ça ne vient pas de la pièce où il se trouve, mais de l'extérieur. Il n'arrive pas à distinguer les sons. Il n'arrive pas à dire ce que c'est. Ils se rapprochent, les sons se rapprochent. Ils sont à présent plus nets. Qu'est-ce que c'est ?

Il sort tout d'un coup de l'ombre. Comme après l'éclipse, quand le soleil réapparaît. Des objets s'entrechoquent. Il s'entrechoque à d'autres. Il s'envole, l'air autour de lui est agréable et étrange. Il ne se trouve plus dans la pièce. Comment cela se fait-il ? Ses membres bougent enfin ! Il se sent comme quelqu'un qui est resté alité pendant des mois. Il commence par bouger ses poignets, il prend son temps, il continue en pliant et dépliant ses coudes, puis les bras en entier, il fait de même avec ses jambes, par étapes, vient enfin la tête.

Qu'est-ce qui est en train de se passer ? Et tous ces bruits qu'il entend autour de lui, qu'est-ce que c'est ?

Il vient de se rendre compte d'une chose : il sait qu'il est sorti de l'ombre, qu'il est maintenant dans la lumière, mais il ne voit rien, encore une fois, c'est son corps qui lui a donné l'information. C'est donc bien lui qui lui permettra de savoir qui il est. Il bouge, mais il fait du sur place. Quand un de ses membres bouge, il sent quelque chose qui le tire vers le haut comme un aimant, ou plutôt comme si la force d'attraction venait du haut. Comme s'il n'était pas maître de ses mouvements. Il remarque les fils à ses différentes articulations. Se pourrait-il qu'il soit...

X : - *Une marionnette ?*

Oui, il est une marionnette !

Il a besoin de souffler un peu.

Difficile. Il est trop énervé !

X : - *Une marionnette !*

Il est à présent complètement dérouillé. A quoi bon ?

Il est assourdi par le bruit autour de lui.

X : - *J'aimerais qu'il arrête, je veux lever la tête vers lui, lui faire comprendre que j'aimerais qu'il arrête.*

Inlassablement, le marionnettiste lui fait faire les mêmes gestes.

X : - *Impossible de résister ! Comme si j'étais un automate ! Qu'il me repose !*

Le marionnettiste poursuit.

X : - *Pas de souvenir ! Qu'est-ce que je fais là ?*

Le marionnettiste le manipule au geste près, à la seconde près.

X : - *Il m'énerve ! Il m'énerve !!*

Le marionnettiste est concentré.

Il y a un long silence.

X : - *Je m'arrête quand je veux ! Tu m'entends ? Quand je veux !*

Le marionnettiste est toujours concentré.

X : - *Je ne suis qu'un jouet. Nous ne sommes que des jouets ! Je n'entends plus les autres. Ils doivent subir le même sort.*

Tous les marionnettistes sont absorbés par leur pantin.

X : - *Je sens qu'il manque quelque chose. Nous ne sommes pas complètement finis. Je suis certain qu'il y a autre chose.*

Un brouhaha venant de l'extérieur se fait entendre, des sifflets, des quolibets. Un vrai ramdam.

X : - *Et ce petit quelque chose qui manque, qu'est-ce que cela peut-il bien être ?*

Le marionnettiste le dépose.

X : - *Il a la délicatesse de m'asseoir. Comme c'est agréable ! La paix, un peu de paix. C'est tout ce que je demande.*

Il est assis, complètement détendu, au milieu de la pièce, savourant la tranquillité. Le marionnettiste va-t-il le laisser là ?

X : - *Ah ! Et à nouveau ce boucan !*

Le marionnettiste le récupère. X est confronté de plein fouet au bruit. Il entend une voix.

La voix : - ***Je promets...plans de redressement...transparence...***

X : - *Voilà le chaînon manquant ! Il se cache !*

La foule s'apaise.

X : - *Je veux prendre sa place, l'exhiber, le traîner devant la foule.*

Ce silence, ce silence qui me fait face et m'envahit. Cette présence, qui m'étouffe, bouche bée à mon apparition. Usés soient mes fils ! Déviée soit l'énergie ! Inerte soit la main ! Que ce bain de foule me ronge jusqu'à la moelle. Elle m'écoute, la foule !

La voix : - **Croyez-moi, croyez-moi, nous sommes là pour vous!**

X : - Je sens l'énergie qui passe par les fils et me traverse. Je suis lui, il est moi. Oui ! Imaginons que l'énergie que je reçois fasse le chemin inverse, elle passe par les fils, les doigts, la main, le corps. Il lui serait impossible de me lâcher. Comme un parasite, je vivrais grâce à ce corps de géant. Mais c'est lui le parasite. Certes, d'un être inerte. Mais parasite tout de même.

La voix : - **Soyons tous au rendez-vous !**

X : - Il est aphone, il est de bois, il n'existe pas, face aux autres, à la multitude. Il n'est que silence, il n'est que souffle, il n'est qu'interrogation.

Je l'article.

Je suis en haut d'une échelle, j'utilise mes deux mains.

Je le fais marcher sur un fil tracé sur le sol, d'où il tombe à chaque fois. Un genou, puis l'autre. La première jambe, la deuxième. Le bassin, le tronc, la tête. Un bras, puis l'autre. Il se ramasse. Il est maladroit. Rien ne tient, ses membres s'entremêlent. Il est mauvais à ce jeu-là. La foule pleure de rire, en redemande. Dernière tentative, il arrive au trois quarts, mais ne tient pas la promesse. Il tombe. La foule rit. Il se relève et marche à petits pas le long de la scène, les genoux fléchis, les bras le long du buste, les avant-bras perpendiculaires aux bras, mains pendantes, il semble monté sur des ressorts. Ce géant paraît tout petit à côté de moi. La foule rit toujours.

La voix : - **Et ensemble nous construirons le monde de demain.**

X : - J'invite le public, via le géant, à l'imiter. Tous, dans la même direction, marchent à petits pas, les genoux fléchis, les bras le long du buste, les avant-bras perpendiculaires aux bras, mains pendantes, comme montés sur des ressorts. Tout le monde se suit, le géant, le public. L'un arpente la scène, les autres la salle, en cadence. Ça me fatigue ! Je laisse tomber le géant, tout le public tombe ! Ça ne me fait pas rire.

La voix : - **Restons unis !**

Collectif de la ligne 10

Kate Milie

Cassidy



Moi, j'aime les bistrotts des gares
Je m'assieds, je fais semblant de rien...
Je suis du regard les voyageurs pressés
Puis, je sors mon stylo du soir

Je vais écrire un texte qui s'appellera « Exil de soi »
J'y crierai un fragment de vie...
Un bout d'histoire à piocher dans un lieu d'attente
Un peu comme celui où je suis ?

Je me verrais bien ra/conter l'histoire d'une fille qui attend dans un bistrot
Elle portera un chapeau dans les tons jaune-beige, un manteau vert avec des bords en velours
Une fille avec des bas de soie

Les bistrotts de gare sont de hauts lieux de sensation...
On s'y dit que tout est possible...
Alors que vous savez bien, comme moi, que, hein, rien ne...
Bon, soit...
J'aime bien regarder les gens qui occupent le temps de l'attente en prenant un p'tit café
Peut-être bien parce que je me retrouve dans leur tempo
Un temps de face à face ?

Il a toujours dit qu'il me prendrait en photo
Qu'il ferait de moi un personnage à la Hopper
Que j'aurais une folle allure avec des jambes gainées de soie
Qu'il serait fier d'Être avec une fille comme moi

C'est très important de se dire qu'on n'est plus aimé-e
On l'a été/On ne l'est plus...C'est la vie...
Rien de dramatique, ça arrive à tout le monde !
Mais comment fait-on pour arriver à désaimer très très vite ?

J'ai donc le temps de deux p'tits serrés pour écrire ce bout de texte ?

Moi, un personnage à la Hopper ?

Il n'y a aucune gaieté chez Hopper, pas de rédemption, pas de résilience

Ses peintures renvoient à un monde d'esseulés et d'esseulées. Des personnages obstinément en attente. Attente de quelqu'un qui ne viendra pas. Attente de quelque chose qui ne se passera pas. Attente de...

Ah, mon texte, je pourrais l'appeler «L'attente »

Non, je préfère «Exil de soi»

Allons, scrutons-la, cette demoiselle de 1927

Elle s'appelle Cassidy

Elle n'a rien d'une icône d'Orient

Rien d'une madone florentine

Rien, rien de...

D'ailleurs, elle n'a plus rien

Elle n'est plus rien...ne sent plus rien...

C'est ça le pire quand on est dans le fracas du dés/amour...

Ne plus être en devenir...

Me voici, me voilà

Condamnée à l'écriture intimiste

N'avez crainte

Je suis consentante

C'est joli comme prénom, Cassidy...

Une fille qui porte des bas de soie

Elle a raté un train

Un train pour nulle part...

C'est pas un peu facile comme thème ? Nous savons tous que les trains sont toujours sans réelle destination... C'est nous qui leur inventons des tas de lieux conquis, des tas de fils entremêlés, des tas de rails bien enracinés dans la terre... Pour nous rassurer ? Je déraile, tu dérailles, il m'a déraillée... Nous ne déraillerons plus ensemble... *Il est parti, parti, parti... Quoi, moi, me voici transformée en fille à la Hopper ?*

Non, non, non, vous faites erreur, messieurs dames, suis juste une nana assise dans un bistrot de gare et je déballe un morceau de sucre... J'aime le geste de la cuillère que l'on tourne consciencieusement. Ma petite manie de bistrot. Quoi, un bout de larme est tombé dans la tasse ? Mon café aura un goût de sel. Oui, et alors ?

Enfin, Il ne m'a jamais prise en photo

Histoire très brève, toute courte, rapide, sans lent/demain...

Une histoire où personne ne s'est é/pris par la main

Une histoire sans histoires

Pas de grand soir

Pas de quoi en faire un drame

N'empêche, foutu vague à l'âme

Mais il faut que je me sauve de là, vite, très vite

Cassidy vient de tuer son amant

Elle ne sait pas où aller

Elle erre dans les gares et les bistrots

Cassidy porte dans son regard baissé

Toutes les peines du monde

Hum... Hum... J'ai pas trop envie de m'identifier à une fille qui risque de passer le restant de ses jours en taule pour un gars qui n'en valait pas la peine. En 1927, on ne rigolait pas avec les crimes passionnels...

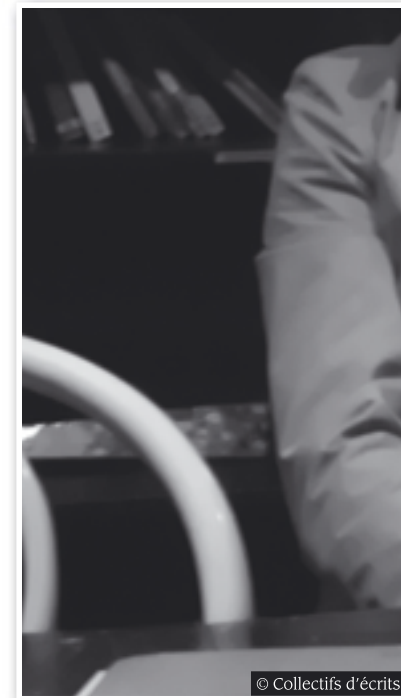
Cassidy m'obsède de plus en plus. Ce qui est à comprendre de Cassidy m'échappe. Alors, je tape sur le net, tous les mots-clefs inimaginables «réalisme américain, Hopper, crime 1927, fille toute seule dans les bistrot, fille avec des bas de soie, exil de soi, aliénation...».

Et je finis par tomber sur cette phrase de Barthes :

Partout où il y a attente, il y a transfert : je dépends d'une présence qui se partage et met du temps à se donner – comme s'il s'agissait de faire tomber mon désir, de laisser mon besoin. Faire attendre: prérogative constante de tout pouvoir, passe-temps millénaire de l'humanité.

R. Barthes – Fragments d'un discours amoureux.

J'ai tout compris. En tuant son amant, Cassidy a maladroitement mis fin à la toute puissance d'un homme sans réel pouvoir... N'empêche qu'elle est dans de beaux draps... Elle risque la peine de mort pour un acte de grande solitude. Cassidy, je vais te sortir de là...



© Collectifs d'écrits

Ce texte a été inspiré par une célèbre peinture d'Edward Hopper: *Automat*, 1927

Collectif de la ligne 10

Pascal De Bock



© Collectifs d'écrits

L'aube

A l'heure où je vous parle, je ne m'endors plus que dans les trains. J'en suis là. M'assombrir, devrais-je dire. Le sommeil est un tunnel. J'en ressorts à l'aube. Et l'aube n'a pas d'heure. J'ai consenti à cette injonction ferroviaire. Et les rails bercent la déroute de mon existence.

Les visions défilent et ma vie se dessine dans un magma d'arbres et de briques, une superposition de matières éparses et transparentes. Mes abris de papier calque.

D'aussi loin que je me souviens, je dormais dans des lieux incongrus: salles d'attente, bibliothèques, toilettes. Mon sommeil est ouvert. Il s'accommode de tout. Il vient quand on l'appelle. Pas d'insomnies. Ça, non....

J'avais une maison, bien sûr. Avec un lit et un chien. Tiens! ... cette évocation me rappelle ma dernière nuit, la toute dernière dans un vrai lit. Une belle nuit d'année civile. Mon chien vivait encore. La maison et lui sommeillaient paisiblement. A cette époque, déjà, je ne fréquentais plus beaucoup sommiers et matelas. Je m'y remettais de temps à autre. Après des mois d'errance, je m'étais replongé sous les draps. Pour voir.

Bien avant, il y avait Audrey. On vivait heureux tous les trois, avec le chien, dans la maison. Chaque jour qui passait nous apportait son lot. Jamais de voiture. Vacances en train. Boulot en train. Et puis la marche. Beaucoup de marche. Mais qu'importe.

Compartiments capitonnés et accompagnateurs immaculés. Contrôle des tickets. Comment va-t-on aujourd'hui? Surtout rendormez-vous paisiblement. Vous êtes ici chez vous.

Je suis partout chez moi.

Je ne pourrais dire d'où est venue la chute.

C'est dans un train précisément, que j'avais rencontré Audrey. Ou était-ce une autre...? C'est une autre histoire. Une autre vie. La vie où même la mort, par son mystère, vous laisse penser qu'on peut continuer.

Un jour, le chien a mis les voiles. Un désastre. Ma vie s'en est trouvée anéantie. Partout je plaçais des avis de recherche. Je me levais aux aurores et j'arpentais la ville pour placarder mes petits rectangles d'espérance.

Conversation téléphonique, extrait.

- Vous êtes bien sûr que c'est lui?
- Ça, je ne saurais vous le jurer. La description n'était pas très claire. En tout cas, celui-ci m'a l'air abandonné. Très sale, certes. Mais très amiteux. Je pense que vous en aurez beaucoup de bonheur.
- Comment est-il exactement?
- ... ou en tout cas du plaisir. Le tout est de s'habituer. De consentir à renoncer au superflu. C'est un peu comme pour les voitures: lorsque vous vous décidez enfin sur la couleur et que vous la trouvez, qu'importe le modèle...
- Ne me parlez jamais de voiture! Jamais! Parlez-moi de mon chien. Pas un chien perdu que vous essaieriez de me refiler contre récompense. Mais le mien, celui que j'ai toujours connu...

Celui qui vivait à l'époque avec Audrey et moi. Pendant ces quelques mois de tendre illusion. On avait emménagé près de la Place des Martyrs. Un peu comme un couple qui s'installe. Octobre ensoleillé. Le printemps. Voici quelques photos de l'époque. Le bâtiment dans le fond ressemble à une gare. C'est un hôtel. Appartement étriqué, comme vous voyez. Ça, c'est l'aile du chien. Et puis notre chambre. Tiens, regardez, ces photos ont plutôt blanchi avec le temps.

Ah! le souper... Je ne me déplace plus jusqu'au wagon-restaurant. Il n'y en a plus d'ailleurs. Je reste blotti ici, entre mes parois molles. Jambon rose et liquide vert.

- Oui, merci, vous aussi. A demain.

J'y suis quand même allé, à ce rendez-vous. Ce n'était pas mon chien, bien sûr. J'ai donné la récompense et j'ai pris le chien. Une horreur. Il m'a mordu. Il a fait partout dans l'appartement. Audrey furieuse. Ca n'a pas traîné. On l'a saigné à la musulmane. Dans la baignoire. Sans complaisance ni sadisme. (Pas de photo, non.) C'est moi qui ai sorti les poubelles. Ah! Je hais les chats, les corneilles et les renards. Ces charognards ont mis la nuit à profit pour désintégré mes sacs. Hélas, le contenu était toujours bien là. Il a fallu s'expliquer. Pas facile. Entretiens, le vrai propriétaire s'était manifesté. Reconnaissance des débris. Et l'escroc envolé dans la ville avec ma récompense. J'ai pu doubler la somme.

Je crois que ce fut ma plus belle soirée avec Audrey. On a ri comme des malades.

- Allez-vous finir avec cette histoire de maladie? C'est une obsession chez vous de me vouloir malade...
- Allons! Quoi qu'il en soit, n'oubliez pas que vous êtes ici chez vous.
- Je ne suis nulle part chez moi. Vous ne pouvez pas comprendre ça?
- Désolé, mais votre récit manque de cohérence. Retours en arrière incessants. On ne sait plus qui est qui, qui fit quoi, qui a vécu quand. Essayez de rassembler tout ça. De trouver une logique.
- Une logique...

Audrey, elle aussi, a fini par me laisser. Je ne lui en veux pas. C'était dans la logique...

Personne n'a téléphoné pour la ramener. Ni elle ni une autre.

Au début, j'ai continué à lui parler, à lui apporter des petits-déjeuners que je finissais par manger.

- Audrey, je me lasse de t'attendre
- ...
- La roue tourne, Audrey. C'est moi, maintenant, le martyr de la place. Tu ne veux vraiment pas ton café?

Je me suis lassé.

Ce matin, l'accompagnateur a dû me maîtriser car je me rebellais. Il voulait me changer de wagon. Celui que j'occupais était trop rapide, trop dangereux, paraît-il. J'ai fini par obéir. Je suis remonté jusqu'en queue de train. Les paysages ne défilent plus. Convoi immobile. Ou presque.

Ce matin, j'ai compris que mon train était pareil à celui de mon enfance. Le Marklin qui arpentait ma chambre en se mordant la queue.

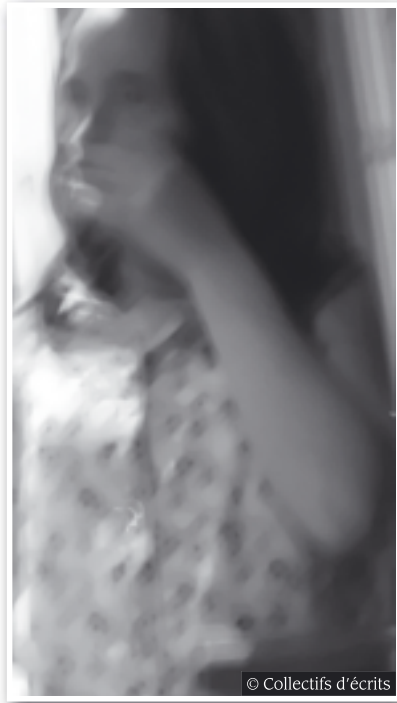
Alors, ils ont retrouvé Audrey. Le train est repassé par là. Elle m'a fait un signe. Un sourire. Le chien furetait sous un banc du quai. Puis j'ai disparu sous le plastique de la montagne. L'aube tardera. Un peu plus que la précédente.

Demain, j'essaierai de parler. Je ne me débattrai pas. Il faudra reprendre le récit depuis le début. Un peu plus lent. Un peu plus confus. Les jardins qui défilent, les têtes de mort penchées sur les livres ouverts. Peut-être alors pourrai-je revoir Audrey dans les méandres du circuit. Ou sa sœur, noyée dans la rivière de frigolite.

L'aube viendra.

Collectif de la ligne 10

Florine Dagnelie



Peut-être les deux ?!

Moi, c'est Clara. J'ai 12 ans et je suis la fille la plus timide du monde! M'intégrer dans un nouveau collège pour la première secondaire va être très compliqué. Seule une personne pourra m'aider, une personne sur qui je peux toujours compter, une personne qui ne me laissera jamais tomber: ma meilleure amie Helena :-). Je l'aime plus que tout ! On se connaît depuis qu'on est à la crèche et on n'est jamais restées plus de 2 semaines l'une sans l'autre. Pour le premier jour, sûr qu'on ne va pas se quitter !

Sur le chemin, je me dis que ça ne peut pas être si horrible. On parle des humanités comme une sorte de renaissance dans la vie, un chemin pour devenir adulte en passant par l'adolescence. On dit aussi que c'est une forme de liberté et d'autonomie. Tout ça paraît bizarre, excitant et intrigant à la fois.

*Partir, rester, partir, rester ?!
Trop tard, les portes sont fermées,
le cours va commencer :
je ne peux plus l'quitter !*

Nous entrons dans la classe suivis du Directeur et nous pouvons choisir nos places. Rassurée, je prends celle à côté d'Helena. Il n'est pas très grand et un peu gros, pas vraiment beaucoup de charme. Mais la prof a l'air de penser le contraire ! Ça se voit dans ses yeux, ils sont pétillants et elle est amoureuse. En tout cas, elle a très mauvais goût : il a des lunettes (moches), une moustache (moche), un tablier usé style professeur de pensionnat (moche), une coupe de vieux avec des cheveux noirs (moche),... Donc, pour résumer : il est moche ! Bon, après elle fait ce qu'elle veut...

Allez, revenons au cours. Le Directeur commence son petit discours à la con, celui qu'il fait habituellement à chaque rentrée. Il ne faut pas discuter pendant qu'il parle, même si personne ne l'écoute ! Une fois son blabla terminé, la prof enchaîne, encore toute rouge! :-)

- Bonjour les enfants, moi c'est Madame Leblanc, comme dans Cluedo, dit-elle en rigolant.

Elle ajoute qu'elle nous enseignera les maths et qu'elle sera notre titulaire durant cette année scolaire, que désormais nous sommes une classe, un groupe, une famille, qu'il faudra s'entendre, s'entraider et rester unis malgré les disputes qui pourraient se produire prochainement. Très encourageante ! Elle a continué sa morale inutile que chaque prof explique en début d'année.

Mes premières impressions sur Madame Leblanc sont normales.

Elle a l'air gentille, mais ce premier cours n'était pas très intéressant.

On aurait plutôt dit une prof de religion qui veut enseigner la bonne parole.

Très chiant, et pas du tout aidant pour mon problème !

Son prochain cours sera peut-être mieux, enfin je l'espère...

Maintenant c'est la pause de 10 heures et on en profite pour faire connaissance (enfin, eux, car moi je reste silencieuse). Ils ont l'air sympas. J'espère que j'arriverai à me sentir bien dans cette nouvelle classe mais on n'en est pas là.

Un gars plutôt mignon vient me parler :

- Salut, moi je m'appelle Léo et toi ?

- Eeeuh C, Cla, Clara.

- C'est très joli !

- Mmmmmerci, dis-je avec un petit sourire ridicule, la honte !

Driiiiiiiiiing !

- Faut rentrer en classe, tu viens Clara ?!

- Eeeuh, ... oui.

- En rang et on monte en classe ! crie la prof de français.

Et en silence !

Elle a l'air sévère. Une fois dans la salle je m'apprête à me mettre près d'Helena quand Léo me propose de venir à son banc ! Je la regarde, elle me sourit, me fait oui de la tête. Alors je prends mon sac et m'installe à côté de lui. Puis je vois Helena appeler Matéo pour lui proposer de s'asseoir avec elle et il accepte. Je crois qu'elle a un faible pour lui :-). Et moi je pense que j'en ai un petit pour Léo :-). Je ne sais pas trop s'il a capté que je suis timide. J'imagine !

- Tout le monde est installé ? Je peux commencer ? Je suis Madame Delco, votre professeur de français. Avant de vous expliquer la matière que nous allons apprendre, faisons un tour des prénoms. On commence par la première rangée.

- Léa. - Charlotte. - Romain. - Antoine. - Charles. - Sébastien. - Matéo. - Helena.

- Rangée suivante !

- Chloé. - Emma. - Tom. - Max. - Alicia. - Catherine. - ... ?

C'est à moi. Tout le monde me regarde mais je reste sans voix. J'ouvre la bouche, rien ne sort. S.O.S ! Panique totale, que faire ?!

- Allez blondinette, qu'est-ce que tu attends pour donner ton prénom ?

Je m'abaisse un peu pour me cacher sous le bureau.

- Elle s'appelle Clara mais elle est fort timide, dit Helena en me lançant un sourire.

- Je vois ! dit sèchement Madame Delco.

- Au suivant puis passons à la dernière rangée !

- Léo. - Thomas. - Lucie. - Juliette. - Léa. - Yasmine. - Inès.

- Ok, y a-t-il des questions ?

C'est quoi tous ces doigts levés ?

Ils ont presque tous levé la main, curieux du matériel à acheter, des

livres à lire, des devoirs, ... Mais moi je n'écoute plus, je préfère être dans mes pensées (surtout quand elles me parlent de Léo !) <3

- Plus de question ? Ok je vais vous expliquer comment vous devrez travailler...

Driiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiing.

- ... le cours prochain :-(

Madame Delco n'a pas pu finir son cours. Mais bon, on peut pas dire que j'ai vraiment suivi vu que j'étais à côté de Léo. C'est vrai que c'est plus passionnant !

Léo il est super craquant, gentil et en plus il sent bon, une chouette odeur de verdure.

Il sait que je suis très timide, pourtant il reste normal avec moi.

C'est plutôt mignon <3

Il a des beaux yeux bleus turquoise, des cheveux blonds châtain légèrement relevés.

Il n'est pas trop grand, ni trop petit, et a un look assez stylé !

En plus il fait du judo, c'est pas la classe ça ?

Voilà enfin l'heure de midi, j'ai tellement faim ! Quand j'arrive au réfectoire, tout le monde se bouscule. Je n'y comprends rien mais une fois arrivée devant la file de la cafétéria, tout s'explique : elle est énorme ! Si je veux manger, je n'ai pas le choix, il faut attendre :-(En tout cas demain, c'est sûr, je prends des tartines !

20 minutes plus tard ...

Ah, voilà, c'est enfin mon tour !

- Que désirez-vous Mademoiselle ? demande la cantinière.

- Eeuuh euhhhh un un san...

- Elle prendra un sandwich au thon et moi une assiette de pâtes, s'il vous plaît, répond Helena.

- Est-ce bien ce qu'elle désire ?

Je fais oui de la tête et m'enfuis avec mon plateau. Helena paie pour nous deux et s'empresse de me rejoindre. Je désigne une table dans le coin de la pièce mais elle me tire par le bras jusqu'à celle des autres. Nous nous installons et elle parle de tout et n'importe quoi.

Moi, je reste là à les écouter.

Maintenant tout le monde discute vivement, sauf moi. Je me sens vraiment à l'écart, même d'Helena. Elle semble si populaire et s'intègre tellement facilement dans un groupe ! Je ne peux pas lui en vouloir surtout qu'elle fait ça pour m'aider, m'aider à me sentir mieux. Elle fait tout pour moi, pour essayer que je sois moins timide ! Mais je n'y arrive pas, même si j'essaie, c'est trop compliqué. Je m'en veux de ne pas pouvoir lui faire ce plaisir, j'aimerais vraiment. Je me sens inutile. Helena dit qu'on y arrivera, moi je n'en suis pas si sûre. Je voudrais la croire :'(

Je me sentais hors des conversations !

J'aurais voulu en faire partie,

j'aurais voulu dire ce que je pensais !

Je voulais vraiment faire partie de cette conversation,

je savais même ce que je voulais dire !

Mais je n'osais pas...

J'avais trop peur de parler.

Tellement timide que je me sens seule quand on est en groupe !

Pourquoi c'est si compliqué de se dévoiler auprès des autres ?

On dirait que je suis muette ...

Et c'est parti pour deux heures de latin avec Madame Calen et enfin cette journée est finie :-)

De retour chez moi :

- Alors ma chérie, cette première journée ? me demande ma mère.

- C'était... impressionnant.

- Tu as aimé ? continue mon père.

- Je ne dirais pas ça mais disons qu'il faut passer par là.

- Tu as des devoirs ?

- Non, pas le premier jour :-)

Bon je vais dans ma chambre, bisou.

- Ok je t'appelle quand on mange.

Je me mets devant mon piano, joue un morceau que je compose au moment même et chante une impro qui me passe par la tête. Plus tard, je prends mon journal intime :

*Cher journal,
Aujourd'hui c'était le premier jour en secondaire, ce n'était pas trop mal.
Mes profs sont plutôt sympas sauf Madame Delco, elle, elle me fait peur !
Faut peut-être apprendre à mieux la connaître, on verra comment ça évoluera...
Mes camarades ont l'air gentils, mais je ne les connais pas encore très bien.
Par contre, il y en a un qui est formidable et ... séduisant !
J'aimerais bien apprendre à mieux le connaître mais je suis trop timide pour parler.
Surtout pour parler avec un garçon qui me fait craquer :-/*

- Clara, à table !
- J'arrive.

Je descends manger et maman apporte les plats. Aujourd'hui, c'est spaghetti bolognaise. Mon repas préféré. C'est délicieux ! Personne ne parle, on n'a rien à se dire dans cette famille ou alors que des banalités ... Pfffffffff, je m'ennuie et je remonte dans ma chambre sans un mot.

Je continue ma partition au piano, j'ai de l'inspiration. J'ai le rythme dans ma tête, ça donne bien ... Fini ! Je vais enregistrer et écouter si ça me plaît :-) Pas mal du tout !!!

Palalam palalalam. C'est mon gsm, Helena me propose de passer dans 10 minutes.

Ding dong ding dong.

- C'est Helena, je vais ouvrir !
Elle me suit à l'étage et se jette sur mon lit. Toujours à son aise, elle, je l'admire :-) On parle de Matéo ... et de Léo <3

Puis, je lui fais écouter le morceau que j'ai composé et on le joue toutes les deux, elle à la basse et moi au piano, ça sonne super bien ! Elle est hyper enthousiaste et décide de nous filmer pour que ce soit plus marrant. Prise par l'ambiance je chante en rythme le petit air que j'avais imaginé. C'est génial !

Mais ensuite elle dit qu'elle va mettre la vidéo sur Youtube et comme j'étais distraite et qu'on est pratiquement toujours d'accord, je l'ai laissé faire :-)

Le lendemain c'était bizarre tout le monde me disait que je chante bien, que je suis une pro dans la musique et moi, comme une conne, je ne comprenais rien ! Plus tard c'est Léo qui m'a montré la vidéo sur son I-phone et j'ai tout de suite capté ce qu'Helena avait dit la veille !

Pourquoi m'avait-elle fait ça ? Elle savait pourtant que je suis hyper timide !? :-)

De retour à la maison j'ai pris mon PC et je suis retournée sur Youtube. J'avoue que ça me plaisait beaucoup mais, bon, quand j'ai vu qu'il y avait déjà 7.754 vues ça m'a fait très peur ! En plus Matéo avait mis ce délire sur son Facebook ! Moi, mes parents m'interdisent d'aller sur les réseaux sociaux.

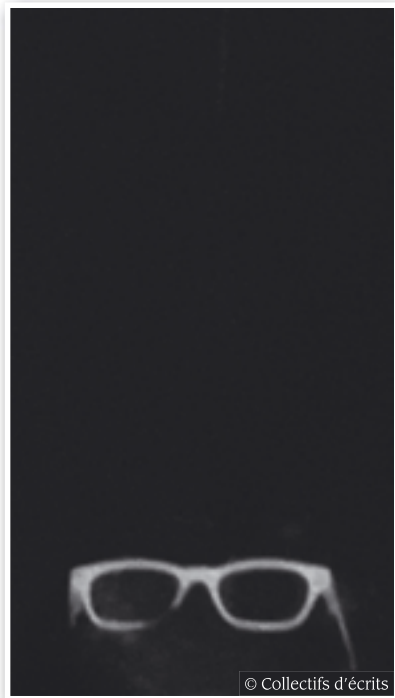
Oh, mon dieu ! Comment a-t-elle pu me faire ça ? Et surtout, pourquoi l'a-t-elle fait ? Je ne savais plus trop si je devais être fâchée contre elle ou plutôt la remercier ...

Peut-être les deux ?!

Collectif de la ligne 10

Michèle M.

Elle



Trop tard.

Elle se réveille terrassée. Sa tête est lourde. Elle passe sa main dans sa chevelure clairsemée. Les oiseaux chantent à tue-tête. Elle est fatiguée. Ses lèvres sont sèches, sa langue ne parvient plus à les humecter. Son palais n'est plus l'oasis d'antan. Son sourire, des gencives dénudées. Sa salive se fait rare, son souffle plus discret. A travers le tulle et la fente ménagée entre les lourds rideaux de velours, les rayons du lever se glissent dans la pièce surexposant quelques roses du papier peint fané. Elle les examine longuement et fronce les sourcils comme si elle cherchait à s'orienter. Ses yeux se plissent. Perçoit-elle l'intensité de ce rouge grenat ? Ou peut-être ne reconnaît-elle plus cette chambre ? Son regard se perd dans une fissure du plafond, une araignée, un bout de toile abandonné dans la fraîcheur matinale. Un peu comme sa vie. Un filet de brise s'échappe de la fenêtre entrouverte. Elle remonte le duvet aussi haut qu'elle le peut. Se protéger. Son regard est vague, sa tête cogne. Des brumes du sommeil émergent encore quelques fragments de son cauchemar nocturne.

Elle crispe les doigts sur la couette. Ses phalanges nervurées palpent la flanelle. Elle est aussi vigoureuse qu'un séquoia, prête à avaler la vie pour des millénaires, et pourtant fragile comme un pied de vigne attaqué par le phylloxera. Sa tête cogne. Elle se concentre sur la fente. Vide ! Ses mains longues pianotent.

Elle tisonne ses souvenirs. Les paroles se bousculent dans sa caboche. Arracher les images de sa mémoire. C'était il y a longtemps déjà. Elle ne sait plus vraiment quand. Qu'importe ! Elle entend encore ce grincement sourd lui blesser le tympan. Mal, ça lui fait mal. Elle voit la porte se refermer doucement sur le cabinet médical et son père malade disparaître. Perchée sur le siège en plastique transparent, elle attend qu'il ressorte. Elle observe le couloir de l'hôpital, cette

blancheur sale et pourtant hygiénique. L'oreille vissée contre la paroi, elle s'applique à décoder la conversation de l'autre côté, mais ne perçoit que le crissement des pieds d'une chaise et d'inaudibles chuchotements. Elle imagine le médecin armé de son stéthoscope qui scrute la chair tiède du paternel. Il ausculte la carcasse usée et lui prend le pouls. Le spécialiste fait la moue et tapote sur l'épaule de son patient comme on le ferait au pied de l'échafaud dans un ultime geste d'indulgence. Condamné à la peine capitale !

Inutiles paroles de réconfort ! L'éclairage vacille, le couloir n'est plus qu'un long conduit sans issue. Le tube de néon tremblote. Carabin ou magicien des hôpitaux universitaires ? De son haut-de-forme, le médecin ne sort qu'un lapin agonisant. Un cœur sur le point de lâcher. Mal, elle a mal. Impossible d'hurler. Elle doit lui parler. Soudain, elle se lève titubante et empoigne la clenche. L'urgence lui laboure les tripes. Malgré l'énergie qu'elle déploie, cette porte à jamais fermée comme une bouche. Ses pieds patinent. Elle n'en peut plus, mais les mots refusent de se former. Elle retombe sur son siège. Plus de sons, mais un vide abyssal. Ecran blanc. Sur la mire de la vie, la mort coud-elle les lèvres des vivants ?

Elle touche ses tempes et grimace. Le sommier tangué. Grésillement. Sa tête est un gouffre. Douleur d'exister. Elle perd pied. Dans son crâne, de la friture. Juste des formes brouillées oscillent, par paquets. Elle ne perçoit plus que cette agitation mentale.

Du lit, sa main lance un SOS. Elle a mal aux cheveux. Sa tête cogne à nouveau. Il est là. Quand ? Cela n'a aucune importance. Elle sent son souffle, une odeur de cigare cubain. Elle ferme les yeux pour mieux le décrire. Une haleine de tabac froid, une tendresse glaciale. Sous ses paupières d'orpheline nonagénaire, il se tient bien droit. Le paternel porte avec fierté son patronyme. Elle revoit ses gestes gauches. Il déteste nager et n'aime pas la musique yé-yé. Il ne sait pas chanter, ni danser, ni même inventer des histoires. Il ne roule plus à vélo depuis longtemps. Il est aussi grand qu'une encyclopédie ambulante qu'elle trimbale dans sa tête. Bleue de lui, en attente d'un

geste si minime soit-il. Sa famille, c'était des petites gens, mais des gens comme il faut.

Elle sourit de ce père maladroit fasciné par l'Amérique même s'il s'en méfiait comme de l'Union soviétique. Son papa dévore les bouquins empruntés à la bibliothèque paroissiale, il connaît tout et pourtant il ne partage rien. A l'affût de la moindre palpitation du monde. Il a horreur d'être dérangé. Il survole la vie, les lunettes rivées sur la une du journal ou les articles du Reader Digest, l'oreille collée au haut-parleur du transistor. Il écoute la modernité babiller. Toujours sur la brèche, prêt à battre en retraite plutôt qu'à combattre. Impossible de compter les années. Elle le sent, près d'elle. Elle ne sait plus quand. Qu'importe !

Une larme ravine sa joue, suivie d'une deuxième. La couette se mouille. Pleurs et sueur. La mort toujours, devant soi, toute la vie. Elle entend sa voix, une voix puissante lui crier dans les oreilles : « Des larmes de crocodile ». Elle n'a pas la force de les essuyer. Il est là face à elle. C'était il y a longtemps déjà. Sa tête cogne, cogne. Il a des principes tranchés. Les enfants, ça se dresse comme des bêtes de cirque. Pour leur bien. Que voulez-vous, dans ce monde de brutes, les petits, il faut les aguerrir ! Pas les attendrir. Darwin n'a-t-il pas découvert la loi du plus fort et le principe de la sélection naturelle ? Le Docteur Spock et toutes ces âneries psychologisantes, il n'y croit pas. Il la rabroue alors qu'elle l'implore de ses silences. Ses questions toujours restées lettres mortes. « Poste restante », ironisait sa mère. Elle le disculpait : « Il a connu la guerre et ses horreurs, tu sais. Laisse-le tranquille ». La belle excuse ! Le langage est si peu de choses face au vertige existentiel.

Elle inspire puis expire bruyamment. Exprès. Pourquoi ne la regarde-t-il pas ? Elle ouvre la bouche puis la referme sans souffler mot. Il l'ignore. Elle a soif. Trop chaud. Confinée dans cette chambre, elle est une plante d'appartement. Elle se flétrit, elle se dessèche. Il tire une bouffée de tabac, sans bouger, absorbé dans sa lecture. Elle le devine et s'accroche à la flanelle de l'édredon. Un nuage de fumée se

forme. Elle y distingue un cœur ou peut-être une fleur. Du haut de ses quatre ans, elle l'adore. Elle s'approche, il la repousse. Elle soupire et tremble fiévreuse. Pourquoi ? La tristesse saigne à l'intérieur. Surtout pas de sentiments. Elle est suspendue à la couette. Son regard glisse dans l'interstice du plafond. Sur la toile délaissée, un point noir se débat. Une mouche à l'agonie ? Une faille immense l'engloutit.

Ne pas se laisser aller. Remonter la pente, principe numéro un. Surgie au fond d'elle, son intonation résonne. « Non ». Elle l'entend, mais son père l'entend-elle ? Il reste à ses côtés, mais ne cache pas son agacement. Trop fière ou trop peureuse pour oser lui avouer qu'elle l'aime malgré sa rudesse et ce caractère taillé d'une pièce ? Elle craint encore ce regard coupant, ces phrases blessantes. Dans la famille, la pudeur est de rigueur. Maintenant que les mots lui manquent, elle le regrette. Les paroles s'envolent, les paroles soulagent, n'est-ce pas la vérité ? Elle pleure sans bruit, son cœur flanche. Irrévocable diagnostic. Non dit, tant pis ! Sa maman est morte de cette incapacité. Elle vient de le comprendre là, petite fille de 90 ans. Elle voudrait repousser l'irréversible, faire marche arrière et avoir le courage de rejouer la tragédie familiale sur un autre tempo. Changer de scénario.

« Trop tard », la porte grince, le constat claque cinglant. Où est-elle ? C'est maintenant, elle en est certaine. Inextricable présent ! Des talons aiguilles cliquètent sur le parquet. Une inconnue en uniforme blanc entre dans la chambre, pose un plateau-repas sur la table de nuit et ouvre grand les rideaux. Ses gestes sont professionnels. Aucune émotion, mais une intonation désincarnée et un sourire ambivalent. C'est l'ange de l'apocalypse. Heureusement, sa couette forme une digue, elle se racrapote sur le matelas et grommelle qu'elle ne veut pas. Son filet de voix est devenu aussi fluide que sa silhouette. La lumière lui pique les yeux, elle capte un bruit de ressac. La dame lui passe un gant de toilette mouillé sur le visage, ses joues s'enflamment. Sur la tablette, des tartines tristes lui donnent la nausée. L'infirmière engage la conversation, lui prend le poignet pour enregistrer son rythme cardiaque.

Avoir la paix. Qu'on la laisse tranquille, bon sang ! Elle serre la mâchoire, sa tension grimpe. La colère monte dans son ventre. Interrompue ! Elle avait la solution sur le bout de la langue. Trouver le moyen de communiquer avec son père et de réanimer sa mère. Elle agrippe le polochon et y plonge la tête. Elle feint de s'assoupir, mais la dame la gronde, insiste pour qu'elle se lève et qu'elle arrête de faire ainsi l'enfant. Elle refuse de répondre, elle ne veut pas de ces tartines sans goût et de ce café sans arôme. Elle veut du cacao. Son cœur tourne, elle a froid malgré la couette mais chuchote pour elle seule 'maman'. Le mot palpite chaud. Il est sorti d'un coup, tel un cri assourdi. L'intruse lui jette un regard plein de compassion, celui qu'on réserve à ceux dont on n'attend plus rien ou peut-être qui n'en n'ont plus pour très longtemps. La dame ne s'appesantit pas et quitte la pièce.

Seule, enfin ! Sa main tremble en chiffonnant le tissu pelucheux. Le bout du nez jaillit du fond du lit. L'oreiller est moelleux. Elle respire et se redresse pour poursuivre l'exploration de ce passé si présent. Elle l'effleure du bout de ses cils. La ligne du temps se rétrécit de seconde en seconde. Elle transpire. Où est la sortie ? Pas d'issue. Elle cherche du regard elle ne sait quoi. Grignoter la vie ? Les roses grenat du papier peint lui évoquent le jardin d'autrefois que sa mère entretenait avec soin. Les groseilliers, le buisson de passiflores, les pois de senteur qui grimpent sur la clôture... Elle baille douloureusement. Elle est là, près d'elle, si belle. Elle touche les boucles de sa petite fille. Elle rit, elle sent la terre fraîche et les herbes aromatiques. Elle lui serre la main, avec douceur, sans un mot. Puis plus rien sauf les éclats d'un drame. Sa tête cogne, cogne. Comme dans les romans-photos sauf que là, c'est pour de vrai. Une scène s'incruste dans sa tête, insistante : sa maman étendue sur le sol, les yeux révulsés, le teint gris et les dentelles chiffonnées de sa combinaison. Combien d'années déjà ? C'est trop loin ! Elle n'a plus la force de fouiller sa mémoire. Elle entend le non désespéré de son père, sa respiration chancelante.

Elle rentre dans sa coquille de flanelle. Ses épaules puis sa chevelure disparaissent. Sous la couette, elle se roule en position fœtale. Retrouver la chaleur du sein maternel. C'était il y a trop longtemps, mais cette journée, elle ne peut l'oublier. Elle serre le poing, volontaire. Sa mémoire reflue, ses défenses fondent. La voilà qui remonte le temps comme une araignée sur son fil. Elle guette le souvenir qui a conditionné son existence. Elle arrivait de l'école fière de n'avoir fait aucune faute dans la dictée du jour. Elle attendait le goûter avec impatience, elle qui avait eu si difficile à apprendre à lire l'heure et à maîtriser l'orthographe. Trouble spatio-temporel avait affirmé l'instituteur. Quelle bêtise, avait rétorqué son père, de la discipline, juste de la discipline pour corriger les défauts de la nature ! Ils se trompaient tous. Normal, c'étaient des garçons. Jamais, elle n'avait souhaité se jeter dans l'infini comme dans la gueule du loup. Le saut de la mort n'était pas son affaire ! L'espace lui importait peu, le futur, elle ne s'en souciait guère. Cosmonaute, c'était pas un jeu de fille ! A vrai dire, elle aurait préféré ne pas grandir. Mais c'était un secret, une pensée intolérable.

Le jour de la dictée sans faute, elle avait faim. Un dix sur dix méritait bien un chocolat chaud. La miche de pain à la croûte âcre et le beurre salé trônaient au milieu de la table. Sur la cuisinière, une casserole de lait bouillonnait en débordant. A son cri de victoire d'écolière, seul répondit le crépitement blafard du lait recuit. Déjà la mousse se figeait en une couenne collante. Sur le sol, le corps inerte de sa mère qui ne parlerait plus jamais. C'était quand déjà ? Sa mémoire lui tient tête. La petite vieille sanglote muette. Elle est pâle. Envie de vomir les mots, mais son estomac et sa cervelle sont vides. De toute façon, elle n'a plus d'appétit. Elle ne veut ni de ces tartines, ni de ce café rance. Elle étouffe de chagrin, mais ravale ses pleurs.

Sa main explore le mur, son regard s'arrime dans le vague. Les fils de l'araignée s'entortillent autour du cadavre de la mouche. Linceul flottant, chantonne-t-elle. Son esprit dérive, ses doigts s'attardent sur l'édredon. Entendre la voix de sa maman. Elle est prête à y mettre le prix et même à payer de sa vie. Ne jamais renoncer. Elle écoute

le gargouillement du radiateur, le cliquetis du chariot dans le couloir et le ronronnement d'un moteur au loin. Elle s'épuise à distinguer le timbre maternel dans le brouhaha du monde. Les mots ne sont que des pièges à bavardages, des leurres. Un merle se pose sur le rebord du lit. Il tient un lombric dans son bec. Le ver se tord de désespoir. Elle sent le parfum des roses du jardin. Anisé. L'herbe est satinée, les parterres en fleurs arborent des couleurs acidulées. La lumière lui darde les paupières. Elle perçoit l'ondoiement de la jupe de velours et le bruit du sécateur. Sa mère se retourne et l'invite à approcher.

Elle recule, recule et recule encore jusqu'à s'enfoncer dans le papier peint. Son corps se confond avec le mur. Elle en fait son miel. Elle plonge le nez dans une corolle. Elle est abeille et s'enivre de silences. Les voix s'atténuent. Son père, à l'intérieur, lit le Reader Digest et les dernières trouvailles de l'Amérique du Docteur Spock. Pourquoi ne leur a-t-elle jamais dit qu'elle les aimait ? Sa mère est partie trop tôt, mais son père ? Pourquoi ? Son corps se dérobe, sa main osseuse retombe sur la flanelle rose.

Collectif de la ligne 10

Ziska Larouge

Dringdriing.com

"Si vous voulez cacher quelque chose aux peuples, inculquez leur une façon de penser qui soit la plus éloignée possible de ce qui se passe vraiment afin que si la vérité est révélée au grand jour, elle paraisse bien trop ridicule et fantastique pour que la majorité l'accepte.

Si vous faites suffisamment bien le travail, les gens vont tourner la vérité en dérision, dire que c'est folie, et ridiculiseront quiconque essaiera de la promouvoir".

David Icke

Dringdriing.com ? Branché à vie !

La tête entre les mains, Placido se balançait d'avant en arrière, avec la constance d'un métronome. De temps à autre, il jetait un regard inquiet au téléphone turquise de la criminologue, posé sur la table à côté d'un dossier étiqueté à son nom.

- Monsieur Vergèse ? Vous m'entendez ?... Monsieur Vergèse ??

Zoé parlait d'une voix maternante, insistante, presque hypnotique. Elle posa la main droite sur le dossier et déclara avec l'assurance d'un prêtre que le doute n'a jamais taraudé :

- Vous êtes au bout du rouleau, Monsieur Vergèse. Seule votre carrière de boxeur était importante à vos yeux, n'est-ce pas ? Quand votre coach vous a laissé tomber après votre accident, vous ne l'avez pas supporté. Au point de vous marginaliser et de choisir de vivre dans la rue... N'est-ce pas, Monsieur Vergèse ?

Placido ne répondait pas. Il avait cessé de bouger et fixait le téléphone de Zoé comme s'il allait mordre. Zoé chercha à capter son regard, renonça et reprit son énoncé :

- Vous avez été arrêté plusieurs fois. Bagarres, agressions...



© Collectifs d'écrits

Vous ne disposez plus du cadre d'un ring et il faut bien que votre violence s'exprime. N'est-ce pas Monsieur Vergèse ? Placido ? Je peux vous appeler Placido ?

Zoé ne s'attendait pas vraiment à une réponse. Elle fit glisser le dossier vers Placido et l'ouvrit sur deux photos, qu'elle plaça devant lui, comme s'il s'agissait de cartes à jouer :

- Vous leur avez défoncé la tête alors qu'ils téléphonaient... Pourquoi Placido ?

Le boxeur sembla enfin prendre conscience de la présence de Zoé. Il se détourna du téléphone et se positionna pour lui faire face. Il ne baissa pas les yeux pour regarder les photos. Il se contenta de fixer Zoé, avec les yeux humides d'un chien laissé pour compte depuis trop longtemps.

Quand la sonnerie du portable de Zoé retentit, il se leva d'un bond et se mit à hurler à la lune, avant de se retrancher dans un coin de la salle d'interrogatoire, les mains vissées aux oreilles.

Dringdriing.com ? Une connexion à vie !

- Ce n'est pas lui, affirma Zoé en saçant le trait de mayonnaise échappé de son sandwich.
- Je ne suis pas d'accord. Tout l'accuse. Absolument tout... Fait chier d'être obligé de le relâcher...
- On n'a aucune preuve... Ce n'est pas parce qu'il souffre d'un syndrome d'abandon et que son manque d'assurance l'a poussé à entreprendre un sport de combat pour se prouver à lui-même que...

Le Lieutenant Perrier leva la main pour signifier à Zoé qu'il connaissait la chanson et n'était pas disposé à l'entendre une nouvelle fois. Docile, elle se tut. Perrier repoussa son plateau avec nervosité. Il avait mangé et bu à toute vitesse et retenait un haut-le-cœur. Putain de métier...

Putain d'ulcère... Putain de repas pris à la volée dans ce snack qui n'avait pour qualité que de se situer en face du commissariat. Agacé, tant par son propre comportement d'éternel ronchon que par celui de Zoé qui mâchouillait son pain avec la candeur d'une gamine de douze ans, il leva les yeux vers un couple, juché sur des tabourets hauts. Plutôt que de goûter à un moment partagé, chacun pianotait en automate sur un clavier de portable. Derrière eux, sur un écran plat, trois filles s'agitaient au son d'une musique de synthèse. Putain d'époque. Soumis malgré lui à une contemplation passive, Perrier soupira. Mignonnes quand même. Quel âge pouvaient-elles avoir ? Quinze, seize ans ?

Le clip laissa la place à une publicité colorée, envahissante. Perrier s'éjecta de sa chaise :

- Encore Dringdriing.com... Font chier avec leur matraquage !
- Hein?, sursauta Zoé, perdue dans ses pensées.
- La société de téléphonie. Dringdriing machin... Ligne fixe, portable, internet, gps, jeux... tout ça...
- T'es pas encore abonné ? Ils sont vachement forts côté prix... En plus, tu reçois un téléphone gratuit... Bon OK, il est soit turquoise, soit violet, et c'est...
- ...le même que le tien et que celui de nos victimes, je sais. Crois-moi, je suis pas prêt à...

Perrier n'acheva pas sa phrase. De l'autre côté de la rue, Placido Vergèse descendait les marches du commissariat. Il s'entourait le buste de ses bras comme pour se protéger du froid, malgré le soleil de printemps.

Dringdriing.com ? Une offre sans limite !

Placido frissonnait. Sans doute à cause de la migraine qui ne l'avait pas quitté depuis sa sortie de garde-à-vue. Le tram 39 stoppa devant lui et ouvrit ses portes en soupirant. Placido grogna à la vue de la publicité Dringdriing.com qui ornait ses flancs. Partout. Ils étaient absolument partout. Dans l'allée du tram, il bouscula une jeune

femme, qui, paradoxalement, l'éclaboussa d'un sourire lumineux.

- Quel sourire !, ne put s'empêcher de dire Placido en s'asseyant face à elle.
- Un sourire appelle un sourire... non ? Et puis, vous ne m'avez pas heurtée exprès, n'est-ce pas ?

Décontenancé, Placido prit le temps de l'observer avant de répondre. Rares étaient les gens capables de faire abstraction de son allure et de lui parler spontanément. La fille, de la petite trentaine, arborait un look à la gretchen. Ses cheveux étaient divisés en deux nattes épaisses et sa robe vert bouteille, lacée sur le devant, semblait tout droit sortie d'une panoplie de carnaval. Décidément, cette fille l'amusa et c'était une bénédiction, après une telle journée.

- Vous voyez ? Vous souriez aussi !
- Mes sourires sont plus intérieurs d'habitude, grimaça Placido en levant les mains pour se masser les tempes.

Alors, la fille se pencha pour attraper son sac, un ridicule objet en forme d'arrosoir. Elle y fourragea un moment et victorieuse, en extirpa un cachet d'aspirine.

- Effet immédiat. Il fond sous la langue. Tenez.

Placido marmonna un remerciement. Le mal de crâne était si violent qu'il peinait à articuler. La sonnerie du portable de la fille lui arracha un gémissement. Quand elle approcha le téléphone violet de son oreille après avoir décroché, repoussant du même coup une de ses tresses derrière son épaule, Placido, le visage déformé par la douleur et comme anéanti, saisit son bras avec brusquerie :

- Oh non, ça va être vous... Non... Pas vous...

Dringdriing.com ? A la vie à la mort.

- Nom de dieu de m... !

Arrivé sur les lieux une quinzaine de minutes après l'appel du policier local, le lieutenant Perrier se retenait de hurler de rage.

Le corps étendu à ses pieds était recouvert d'une couverture de

fortune, une bâche provenant d'un chantier voisin. Une natte de cheveux sanglants s'en échappait.

- J'vous conseille pas de regarder, dit le policier, alors que Perrier se penchait : elle a la tête en bouillie.

Perrier hésita. Se redressa. De toutes façons, il savait qui elle était. Il prit le portable violet et le sac « arrosoir » des mains du policier et tourna les talons.

Dringdriing.com ? Un peu, beaucoup, à la folie...

Perrier tentait de se contenir. Ses pommettes, marbrée d'un afflux sanguin, témoignaient de sa nervosité.

- Monsieur Vergèse, votre histoire ne tient pas debout. Vous le concevez, n'est-ce pas ?

Comme Placido se taisait, serrant convulsivement ses mains l'une contre l'autre, Perrier se rassit en face de lui, à la place qu'occupait Zoé la veille. Celle-ci se tenait en spectatrice à une autre extrémité de la table.

- Vous ressentiriez une onde tueuse provenant des téléphones portables vous avertissant ainsi de la mort prochaine de son propriétaire. C'est bien cela ?

Placido opina du chef.

- Et cette onde tueuse serait une exclusivité Dringdriing.com, selon vous.

Perrier chercha à croiser le regard de Zoé, espérant obtenir d'elle un encouragement à démontrer la débilité des propos du boxeur, qu'il répétait avec agacement. Zoé se contenta de mâchouiller son crayon, comme si elle assistait à un cours magistral et en attendait une révélation.

- La valeur de rayonnement qu'ils utilisent est mortelle par accumulation et pour des personnes particulièrement sensibles... Ils ont trouvé le moyen de contourner la loi. C'est dangereux, il y a des dommages collatéraux, mais ça augmente considérablement leur marge bénéficiaire.

Placido parlait du ton de celui qui dénonce des évidences :

- Je ressens les ondes précocement parce que j'ai subi un traumatisme cérébral lors de mon dernier combat...
- Bien sûr. Monsieur Vergèse. Bien sûr.

Irrité, Perrier frappa du plat de la main sur la table :

- Arrêtez de nier l'évidence. On vous a trouvé sur les lieux du meurtre de la première victime. Elle avait la tête explosée...
- Je n'y suis pour rien. Si j'avais su, je n'aurais même pas appelé les secours...
- Un témoin atteste que vous avez eu une altercation avec la deuxième, à qui vous auriez tenté d'arracher son portable le matin de sa mort. Quant à la troisième...

Perrier s'éclaircit la gorge. La suite lui était pénible. Il reprit néanmoins :

- Quand à la troisième personne, je l'ai moi-même photographiée avec vous alors que je vous suivais à votre sortie de garde-à-vue.
- Vous savez alors qu'elle est descendue du tram et que j'ai poursuivi ma route jusqu'au Centre de nuit.
- Je vous y ai laissé oui. Et j'aurais dû rester en planque... Ca, c'est sûr.

Perrier se parlait à lui-même. Jamais il ne se pardonnerait d'avoir choisi de rentrer chez lui ce soir-là :

- Ecoutez. Cela suffit. Quoi que vous disiez, nous en savons assez pour vous garder. Je ne suis pas disposé à envisager d'autres « dommages collatéraux », comme vous dites, je...

La sonnerie du portable de Zoé les fit tous sursauter. Ils se retournèrent d'un même mouvement vers son sac, dans les profondeurs duquel il était enfoui. Zoé hésita. A la troisième sonnerie, elle tourna la tête et plongea son regard dans celui, suppliant, de Placido.

- Non, articula-t-il. Non... Ne décrochez pas.

Alors, lentement, alors que le portable cessait de sonner, Zoé se leva, suivie des yeux par Perrier et Placido. Elle fouilla dans son sac et en sortit son téléphone. Elle le tenait du bout des doigts et quand

elle le lâcha au-dessus de la poubelle métallique fixée au sol, elle entendit Perrier qui grondait un putain excédé avant que ne résonne un « poc » retentissant.

Zoé retourna s'asseoir en défiant son collègue :

- ... A la folie, pas du tout.

- Quoi ?

- Dringdriing.com : un peu, beaucoup, à la folie, pas du tout !

Zoé et Placido prononcèrent le « pas du tout » d'une même voix, alors que Perrier quittait la pièce en claquant la porte.

- N'importe quoi ! Ces scénaristes n'ont aucune imagination !, dit Enora en s'extirpant du canapé pour attraper la télécommande: « Des ondes tueuses », rien que ça ! Plus téléphoné que ça tu meurs...

Elle rit, s'amusant elle-même de sa dernière phrase, en lien involontaire avec la série qu'elle venait de regarder :

- C'est du même topo que cette théorie des traces blanches créées par le passage des avions... Des produits chimiques délibérément répandus par des agences gouvernementales pour faire de nous des moutons... Des « chemtrails », ils appellent ça... Comme si c'était possible...

Enora se tourna vers Arthur car il ne réagissait pas. Ses écouteurs vissés aux oreilles, son fils pianotait sur son iPhone. Avait-il seulement regardé l'épisode ?

Enora soupira et contourna la table du salon, sur laquelle traînaient encore les reliefs des quatre plateaux repas. Elle avait fini par renoncer à cuisiner. A quoi bon quand chacun préférait une giclée de ketchup à une sauce maison ?

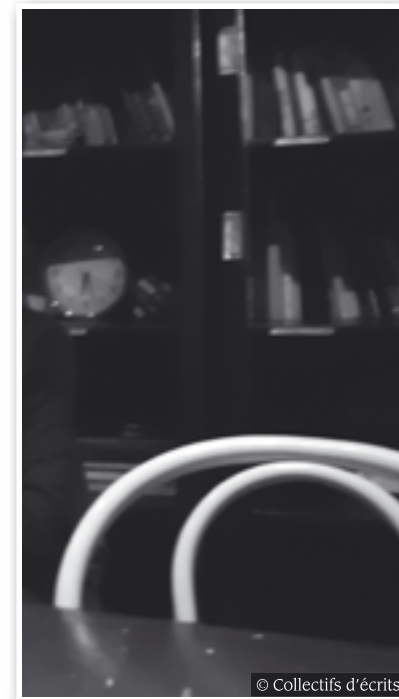
Absorbée par sa Nintendo, la petite Mary ne broncha pas non plus quand sa mère lui demanda d'aller prendre son bain. Découragée,

Enora finit par interpeler son mari, qui surfait sur Facebook, vautre dans le canapé :

- Tu veux bien t'occuper du bain de Mary?... Tu veux bien t'occuper du bain de Mary ?

Pour toute réponse, Enora essaya un haussement d'épaules qui ne voulait rien dire. Alors, elle se dirigea vers sa chambre et alla se coucher. Elle aimait écouter la radio au lit. En particulier cette émission où les gens exposaient leurs problèmes à une psy. Comme il fallait se sentir seul pour en arriver là...

Enora s'endormit en souriant à la chance d'avoir une si jolie famille.



Collectif de la ligne 10

Dominique Michiels



Perdre quand tu respires

«Lydia, Lidou, Lili, ... Tu es là ?»

C'est le matin, beau temps de printemps, les oiseaux piaillent depuis un moment. Je fais glisser mes doigts lentement vers ta douceur; suffisamment engourdi pour observer la succession d'un pli sur le drap que je génère. Ma main désireuse, chercheuse, curieuse, va là où je te veux. Ma paume va s'épanouir en s'ouvrant sur ta hanche. Une bulle de fantasma qui éclatera en un court instant d'infini.

«Lili, approche.» Je tapote plus fermement sur le matelas qui résonne. Puis je bats un rythme qui voudrait exiger un peu.

«PLUS LÀ. NON LILI, plus là. Lili partie. Liliiii ... MOI SEUL. Lili, je ne sais où.»

«Putain, faut que je m' l'imprime.»

Oui, je viens de déménager. Bueno, c'est la deuxième fois en 7 mois. C'est un 3 pièces. J'ai mon lit, une table, 3 chaises, quelques meubles, quelques affaires (livres, vêtements, vaisselle, un portable, ampli et baffles pour du son).

L'autre appart, j'sais pas, une mauvaise vibe. Les voisins d'en bas puis le proprio comme vénères. J'ai préféré déguerpir.

Quand tu te réveilles pour la première fois dans une chambre, ta nouvelle chambre, il faut chercher ses boussoles, les branches du bouleau là dans la cour, la direction des rayons du soleil et plus loin la saignée aqueuse qui signe mon repli à l'Ouest. Par là-bas, il y a le quartier qu'on appelait le Coin du Diable mais je crois que le diable a séjourné, il n'y a pas si longtemps, aussi dans ma rue, rue Vandermaelen

Le ciel bleu booste ma vision de mes lendemains ici. Je m'y habituerai. Rien ne s'y oppose.

Faut juste que je vide ma tête : elle est bien trop pleine d'elle. A l'horizontale, bah, je me l'accorde, *Ydilietta* est presque là, presque comme je la veux. Des fois, je la dispute mais très vite on se rapproche sur l'oreiller. A la verticale, je tente quelque effort. Je l'élimine par instants : le moment du tri et du lancement de la machine à laver, celui de la réponse laconique à l'intruse quotidienne du call center, celui pendant lequel je ne parviens plus à recaser la nouvelle chambre à air dans son logement, le pneu sans aucune souplesse. Mais elle revient comme un élastique distendu qui se rabat dès que ça lâche, m'enserrant du constat de notre séparation, m'étreignant de mélancolie.

Le manque. S'évapore. Et son cortège.

Faut dire...
C'est fou, dire que

Je flirtais avec ses idées de gauche matinées de consternation.
Je reniflais sa ride et son début de cellulite.
J'écoutais aux aguets ses journées de prostration assourdissante.
Je pétrissais son plat le plus réussi : la moussaka à sa façon (végétarienne, beaucoup d'aubergines, cannelle, miel, romarin).
Je me pourléchais au fondant petit nom de 'mon ragondin tout chaud'.
Je lorgnais sur ses trop rares instants ailés, amples de grâce et d'extase, augmentés de ses reliques nostalgiques.
Je modelais par à-coups impérieux ses bouches souples et lisses.

Au bord de son regard si liquide, je m'évaporais à plein régime d'apesanteur.
Tout au long de l'éclatement de ses larmes et l'épanchement de sa prière, me voilà les fers aux pieds.
Au cœur des secondes d'indolence qu'elle accordait à la montée de son excitation, je me fractionnais.
Contre la douceur de ses poignets intérieurs, je me précipitais sans entrave.

Autour de son décolleté l'été, c'était bien.
Si simplement belle, quand penchée sur son écran, elle se concentrait et voulait, juste la musique du cliquetis des touches entre nous, j'étais en douce comme un petit animal dissimulé mais apaisé.
Quand elle prenait le large... les glissements de son passé avaient créé des percées d'où s'échappaient en vrille ses bouffées de déchirure... j'avoue j'en menais pas large.

Ce fut long / Ce fut bref.

Et puis Patatras ! Bardaf, comme on dit ici. C'est parti à la dérive. Elle a commencé à me les hacher menu. Un nombre croissant de griefs, des emardées au quotidien, un listing complet de reproches, des mauvaises herbes essaimant dans ce jardin, pour une fois, enveloppant, ce nid captivant.

Que je fermais trop fort les robinets. «M'enfin, pourquoi tu les serres comme ça ?! Tu sais bien que ça fout les joints en l'air».
«Tu fumes trop, trop, trop» (de joints).
«Putain ! Les livres et les CDs ça a un prix à la fin.» (Quand j'ai la motiv, quand j'ai la frite, la patate, la pêche, tout quoi, je ne fais pas les choses à moitié. Je suis entier. J'ai envie d'acheter sans compter, point. Mon salaire tombera quand même un de ces quatre. Rétrospective Xavier Dolan, retour sur Céline dans La Pléiade (hmmm La Pléiade, nothing else..., la finesse de la feuille de papier, son aura...), «mais c'est bien ça les mangas !»
«T'irais pas faire un tour à la salle de sport avec le bide que tu te chopas pour l'instant.»
Je l'ai entendue dire à une copine : «Tu sais, une haleine de tabac et de café le matin, ça te fait passer l'envie...»
Elle m'a scanné du portefeuille au petit orteil, de ma pilosité abondante et noire au bon geste, de mes avant-bras au timing de mes repas, de ma santé mentale au look des copains.
Quel manque de lucidité, elle ne faisait plus la différence entre le bon grain et l'ivraie.

Pénible, dur dur de rentrer chez soi, chez nous, après le taf quand ça pue comme ça. J'avais plutôt envie de faire de la chaise longue sur une terrasse, d'être proche du muret en vieilles pierres qui, exposé au soleil de l'après-midi, diffuserait encore dans l'avant-soirée la chaleur accumulée.

Longue et étroite zone de confort pour quelques privilégiés, des surpris du chamboulement peut-être, se figeant dans la torpeur, pesants, soulagés par ce répit offert par la tiédeur, dans l'assoupissement du conflit, dans l'orangé entre les bleus.

Je m'envisageais par moments comme le foutraque de l'harmonie conjugale, le moignon de l'appétit à foison, le fourre-tout de ses frustrations, ou je fulminais.

J'étais pas un mec à cheval sur son amour propre mais soit à la fin. Il y a eu des cris. Je l'ai saisie par les poignets...

Depuis quelque temps, à cette heure de fin de journée, je traîne le pas, mes vieilles semelles sur les pavés nouveaux. Je marche le long du canal de l'écluse à mon quartier.

Quand il y a de la flotte, même grise, alourdie comme ici, je longe, viscéralement.

Comme quand je reprenais souffle et vie après les heures, parfois prenantes, souvent barbantes passées au collège. Je poussais ma bécane sur le chemin terreux, caillouteux. Je me réveillais vraiment enfin. Je respirais, me remuais. Seul ou accompagné de l'un ou l'autre copain, parfois une fille avec nous. Le long de ma rivière béante, au sourire large, à la vocation océanique, la Garonne.

J'apercevais et saluais toujours le même pêcheur dans son carrellet bringuebalant.

Quelques années d'enseignement et de formations plus tard, une rencontre de passage m'avait soufflé : «Tu verras, dans pas longtemps, Bruxelles (entendons-nous, juste Bruxelles, le reste c'est la zone puissance beauf, un no man's land au carré) ce sera «the place to be» pour l'Art et ce qui parasite autour et moi j'escomptais bosser dans le parasitage.

Je suis Français mais j'ai plus vécu ici que là-bas.

Ici par contre, c'est l'ancien épicerie industriel, vieilli, chaotique de la ville. Si tu achètes un bâtiment, envisage quand même une somme identique en dépollution.

Je rentre chez moi. Seul. Personne ne m'accueillera, ne me sourira quand je repousserai la porte. C'est peut-être pas mal non plus, en fait.

Je mange mal, je sais.

Entrent les conversations avec *Clydia*, irisées et transparentes comme des bulles de savon dont l'irréalité éclate si vite et de façon indolore quand je regarde vraiment l'écran couleur de mon portable.

Le soir, je mets les voix : JTs, télé, musique sur Youtube et 2 chansons qui tournent en boucle.

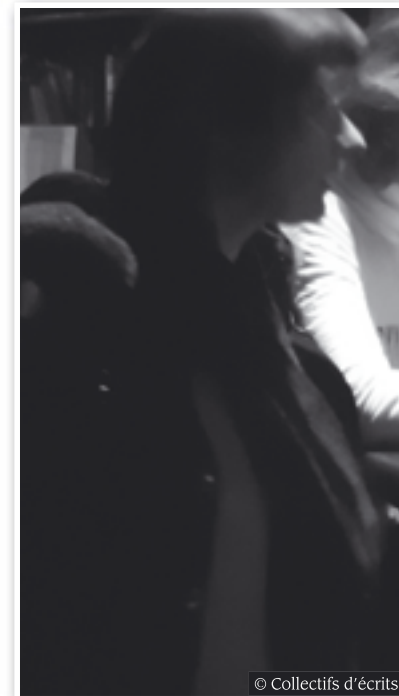
| | |
|-------------------------|---------------------------------------|
| Black Trombone | Une vie en demi-pente |
| Monotone | La lumière absente |
| Le trombone | Un pavillon de brique de lierre |
| Quelque part sur terre | Tourbillonne |
| Une vie en demi-teinte | C'est joli |
| Et bâillonne | La lumière absinthe |
| Mon ennui | C'est toujours le même film qui passe |
| Quelque part sur place | Trombone Monotone |
| Black Novembre | toute l'année Autochtone |
| Toute l'année | c'est novembre De la nuit |
| Dieu pardonne | Le ciel blanc |
| Le ciel est blanc cassé | |
| La mignonne | Qui fredonne |
| La pluie à contre jour | Dans mon lit |
| A demi | Le temps des retour Elle se donne |
| Des grands départs | dans l'autre sens |
| Black Trombone | Quelque part je pense Déraisonne |
| Monotone | Novembre est éternel |
| Novembre | toute l'année M'envahit |

La vie est presque belle
Toute l'année c'est novembre C'est l'automne
Les souvenirs sont des impasses
De ma vie Plus personne Nue, frissonne
Sans cesse on ressasse
Le ciel est blanc J'abandonne
Le ciel est blanc cassé M'empoisonne

Plus personne ne m'étonne

J'abandonne

C'est fini



Les paroles sont tirées de «Black Trombone» de Serge Gainsbourg
et de «Novembre toute l'année» de Benjamin Biolay.

(Note de l'Auteure)

Collectif de la ligne 10

Didier de la Potterie

Monsieur Bertrand



© Collectifs d'écrits

Irrité par les bavardages incessants des téléphonistes, Monsieur Bertrand recula son confortable siège de cuir, traversa son bureau en quelques rapides enjambées et ferma délicatement la porte de son bureau, non sans avoir jeté un regard réprobateur sur le personnel d'accueil. Cette petite interruption lui fit du bien. Ses jambes, ankylosées par une trop longue station assise, lui paraissaient particulièrement lourdes. Il ôta ses lunettes à fine monture métallique et se frotta les yeux avant de reprendre son travail de rédaction.

En tant que directeur de Cabinet adjoint et parachuté à son poste grâce à l'influence d'un ténor de son parti politique, il ne pouvait décevoir, au risque de voir son ascension ralentie. Ambitieux, il ne voulait laisser aucune prise à ses détracteurs, issus pour la plupart des services de l'Administration. Il travaillait sans compter au sein du Ministère et restait concentré sur ses dossiers de longues journées. Monsieur Bertrand s'imposait un aspect sévère et usait souvent d'un ton cassant. Excellent stratège et muni d'un carnet d'adresse impressionnant, il savait en utiliser tous les volets afin d'asseoir sa position professionnelle.

Ses éternels costumes gris, sombres en hiver et gris perle en été, lui avaient valu le sobriquet de "petit-gris" auprès de ses collègues.

À midi trente précises, il mit son ordinateur en veille, enfila son veston et se rendit au mess afin d'y prendre un repas léger, composé pour l'essentiel de salades variées. Son goût pour la cuisine végétarienne était probablement aussi pour quelque chose dans le surnom qu'on lui avait octroyé. C'était souvent lors de ces repas que les lobbyistes de tous poils tentaient leur chance et essayaient de nouer des relations si pas intimes, à tout le moins conviviales avec les principaux décisionnaires du moment. Concernant Monsieur Bertrand, c'était peine perdue car il ne semblait jamais touché par les nombreuses sollicitations et encore moins par les propositions « commerciales » accordées sous forme d'avantages personnels les plus divers. Les rares collègues qui s'asseyaient à sa table

le faisaient par manque de places disponibles à cette heure d'affluence et n'échangeaient avec lui que les quelques banalités d'usage entre convives tout en ingurgitant rapidement leur plat du jour dégoulinant de sauce trop riche.

+ + +

Posant sur sa coiffeuse le rimmel qui alourdit généreusement ses faux cils, Rebecca se regarde une dernière fois dans le miroir bordé d'ampoules de sa loge. Un visage allongé au menton volontaire lui fait face. L'ensemble lui plaît, en particulier la volumineuse perruque fuchsia surmontée d'une large couronne de plumes jaune vif qui pèse de tout son poids et dont les nombreuses épingles à cheveux de fixation tirent sur son cuir chevelu. Son buste généreux, chargé de strass, met en évidence un ventre plat moulé dans une robe fuseau de même couleur que les cheveux de nylon.

L'accessoiriste pose sur ses épaules dénudées un long boa aux plumes assorties à celles de la coiffe, l'aide à enfiler ses escarpins pailletés aux talons vertigineux et se retire sans bruit, non sans avoir une dernière fois effleuré ses lèvres.

- Lever de rideau dans trois minutes, annonce la voix du régisseur dans les hauts-parleurs des loges d'artistes.

La «première» du spectacle sera un succès. Les nombreux amateurs du genre se sont arraché les places dès leur mise en vente. La bande-son entame les premières notes. Le rideau de velours grenat se lève sur Rebecca, meneuse de troupe, au moment de son entrée sur scène. Les spectateurs retiennent leur souffle tant l'artiste est belle. Pour certains d'entre eux, c'est la première fois qu'ils viennent au cabaret assister à un show de transformistes.

+ + +

S'il était un endroit où les rumeurs circulaient le mieux, c'était bien au cœur du Ministère. Le mess, la cafétéria, les nombreux fumeurs, le hall d'accueil, la salle de presse mais surtout les kilomètres de couloirs répartis dans plusieurs bâtiments ; chaque lieu était propice aux rencontres fortuites, aux projets d'alliance, à la recherche d'appuis et aux nombreuses promesses. Les «*on m'a dit que*» et les «*il paraît que*» ne servaient en général que la cause des individus qui lançaient une rumeur. Puis, chacun se délectait d'avance de ce qu'il pourra faire de ces informations qui s'échangeront avec gourmandise telles de petites sucreries au miel. Le moindre projet, la plus petite idée, n'était pas gardée secrète plus de quarante-huit heures. Rapidement transformés, déformés, débattus puis décriés au grand jour ; les ragots allaient bon train. La suspicion s'étalait sur l'ensemble des collaborateurs et des agents de l'institution, chefs de services et directeurs généraux compris. Certains parcouraient fébrilement la presse matinale, avides de voir comment l'information avait été transmise au "Grand Public". Puis, après analyse, ils réalimentaient les mêmes supports par de nouvelles infos «de source sûre». Monsieur Bertrand n'échappait pas à ce système de manipulation et de désinformation. Le polissage de son image pour assoir sa situation dans les plus hautes sphères de l'Administration valait bien quelques entorses à la vérité sur les réseaux sociaux dont il exploitait finement les failles.

Trentenaire, ayant réussi ses études haut la main, fin stratège, plutôt beau gosse et toujours célibataire, Monsieur Bertrand offrait peu de prises à ses détracteurs. Investi dès l'université dans des projets sociaux et culturels, il était arrivé à s'intéresser de près à la culture par le biais du centre culturel de sa commune pour lequel il continuait à donner de son temps. Malgré ses nombreuses relations, personne ne pouvait se targuer de le fréquenter en dehors du cadre professionnel. Monsieur Bertrand se préservait de toute intrusion dans sa vie privée et, à cette fin, ne prolongeait jamais une visite, une inauguration ou un cocktail au-delà du strict nécessaire.

Lors d'un moment festif autour d'un membre de ses services, il assistait à la remise du cadeau et s'éclipsait avant le verre de l'amitié servi dans le grand hall d'accueil. Le jour où ses collègues organisèrent une sortie festive à l'occasion du départ à la retraite de Monsieur Buzzi, directeur du

service Contentieux, ils n'eurent pas besoin de se concerter pour décider ne pas y inviter Monsieur Bertrand.

- Et si on lui offrait un resto après le verre dans les locaux ?
- On pourrait trouver quelque chose de plus original qu'une bonne bouffe, dit l'un d'eux.
- C'est vrai qu'il aime sortir et faire la fête, surtout depuis son divorce.
- Et si on l'emmenait au théâtre ou à un spectacle musical ?

Après quelques recherches, ils décidèrent d'inviter le futur pensionné à assister au spectacle d'un cabaret nouvellement ré-ouvert dans la ville et auquel de confortables subsides avaient été octroyés. Les plus vaillants pourraient toujours finir la soirée dans un bar.

- Et puis, ce sera l'occasion de voir à quoi sont utilisés les subsides, avait conclu l'un d'entre eux.

+ + +

Avançant d'un pas pesant, le corpulent Monsieur Buzzi quitta à regrets la fenêtre de son bureau situés au 7ème étage de la tour Nord. Il répondit à l'appel téléphonique en quelques mots brefs, donna ses directives à son assistante et raccrocha le combiné. On le ferait donc travailler jusqu'au dernier jour ?! Il faut dire qu'avec les coupes budgétaires qui avaient sensiblement diminué les effectifs, le travail de son département ne manquait pas.

Il se remémora l'époque où, en fin de matinée, il conviait ses proches collaborateurs à des réunions «au sommet» dans son bureau. Après un apéro joyeusement partagé de 11h à 12h30, ils pouvaient se permettre de prendre des pauses déjeuner interminables et souvent bien arrosées. Les temps et les habitudes avaient bien changé entre son début de carrière dans l'Administration et aujourd'hui. A la veille de sa retraite, il se sentait dépassé par le cours des événements, par l'avènement de l'informatique, par l'automatisation des procédures, par l'abolition de ses nombreux privilèges et surtout par l'imposition de la parité hommes-femmes au sein de l'Administration.

Aujourd'hui, c'est à peine s'il osait encore s'octroyer plus de 20 jours de congés annuels de maladie, de crainte de voir débarquer un médecin-contrôle. Il en avait pourtant besoin de ces jours! Comment ferait-il pour suivre l'équipe provinciale de basket lors de ses déplacements ? Sportif dans l'âme mais sans volonté face au moindre effort physique, Monsieur Buzzi arrivait quelquefois à regretter son imposant embonpoint. Sa couperose avancée montrait son penchant pour les troisièmes mi-temps et ses besoins de victoires étaient assouvis par les exploits de son équipe favorite. Profondément machiste, il ne manquait pas de vanter les mérites des jeunes recrues du club de sport lorsqu'il recevait une dame. Seuls quelques hommes trouvaient grâce à ses yeux au sein de l'Administration et en particulier Monsieur Bertrand dont l'attitude autoritaire, le travail efficace et l'intégrité renforçaient ses convictions de supériorité de la gente masculine sur toute autre espèce, et sur les femmes en particulier.

Bougonnant, il re-plongea dans ses rêveries tout en observant en contrebas les allées et venues des passants dans la grisaille de la ville.

+ + +

Seul en scène sous la lumière crue de la poursuite, il se sent totalement libre. Libre d'exprimer ses émotions. Libre de danser sa joie. Ivre de joie, le souffle court, il ne sent ni le poids du costume ni la fatigue accumulée par de nombreuses répétitions nocturnes. Ses bras virevoltent gracieusement en mouvements rythmés. À lui seul, il remplit de sa présence tout l'espace scénique, malgré les quatre boys qui dansent à ses côtés. Les spectateurs ne s'y trompent pas : seule Rebecca a de la profondeur dans le regard. Son aura et son sourire resplendent et rehaussent le niveau de ce spectacle de petit cabaret. Et puis surtout, ici, il se sent en accord avec lui-même. Il est Rebecca de la tête aux pieds. La plus petite parcelle de peau, le plus léger des mouvements et jusqu'à la synchronisation de son souffle sur le tempo qui accélère, font de lui un artiste libre et heureux. Plus que par ses costumes de scène et par les jeux de lumières, il est habillé des quelques centaines de regards à qui il s'offre totalement. Sa vie

est suspendue le temps du show. Les tableaux s'enchaînent, ne lui laissant que quelques instants pour changer de costume et effectuer de rapides retouches de maquillage.

Les exigences de qualité de Rebecca entraînent chacun à donner le meilleur de soi. Le maquilleur, le régisseur, l'habilleur, tous suivent le rythme soutenu imposé par la meneuse de troupe. Tous sont également conscients que sans l'influence de la tête d'affiche, le spectacle n'aurait jamais trouvé un financement aussi important.

Le final, grandiose, explose de musique et de couleurs joyeuses. La petite troupe est au complet et Rebecca offre les dernières étincelles artistiques aux spectateurs éblouis. Rideau. Rappels. Saluts. Rideau final.

Dans les coulisses, la tension ne descend pas. Chacun s'embrasse, se félicite de sa prestation, contemple les fleurs reçues et prolonge encore la magie vécue sur scène.

+ + +

- Mais bon sang, vous rendez-vous compte de la bourde que vous avez faite ?

Les yeux d'acier, rétrécis par l'énervement, fixaient impitoyablement la jeune intérimaire dont les doigts crispés continuaient à pianoter sur le clavier du PC. Accoutumée à ses colères périodiques, elle n'osait lever le regard sur Monsieur Bertrand. Cela faisait trois mois et demi qu'elle prestait plus de dix heures par jour dans l'espoir d'un hypothétique engagement définitif. Son statut précaire imposait à la dactylo de mordre sur sa chique et de passer outre les remontrances démesurées de son supérieur. Monsieur Bertrand n'avait jamais eu la réputation d'être tendre, mais, depuis quelque temps, son irritabilité était devenue quasi quotidienne et surtout imprévisible.

Tant pour se donner une contenance que pour essayer de le détendre, elle proposa d'aller lui chercher un verre d'eau à la fontaine du couloir. Il préféra un café et elle partit vers le distributeur de boissons. À cette heure avancée de la matinée, il ne restait ni tasses ni verres propres à disposition. La jeune femme piocha une tasse sale dans la pile, essuya de son mouchoir la légère trace de rouge à lèvres qui s'y trouvait, puis y versa le café. Trouvant une cuillère à café, elle la lécha consciencieusement avant de la poser sur la soucoupe.

- Voici votre café, Monsieur, dit-elle avec un large sourire.

L'atmosphère se détendit, comme par magie, au moment où Monsieur Bertrand, humant son café et tournant machinalement la cuillère dans sa tasse, reprit la dictée de son texte.

+ + +

- Voici vos places, messieurs, dit l'ouvreuse en tendant les billets à Monsieur Buzzi. Celui-ci la remercia d'un signe de tête tout en louchant vers son décolleté. Il installa tant bien que mal ses 115 kilos dans le petit fauteuil de velours rouge et demanda le programme à son collègue le plus proche.

- Cela vous changera d'un match de basket, lui avait dit celui-ci lors de la remise du cadeau.

Parcourant le programme riche en photos, le sexagénaire comprit à quel type de spectacle il avait été invité. Tous ces visages superbes et ces corps de rêve étaient des hommes travestis. Il leva les yeux vers l'ouvreuse et se demanda si elle aussi... mais il ne put le déterminer car le noir se fit dans la salle et le rideau se leva sur le premier tableau.

+ + +

Peaufinant le spectacle au fil des représentations, Rebecca a ajouté un intermède comique en tout début de séance afin de mettre de suite le public de son côté. Comme ce numéro se fait au détriment d'un spectateur, celui-ci est toujours invité à sabrer le champagne avec l'artiste à l'issue du spectacle, au bar du cabaret.

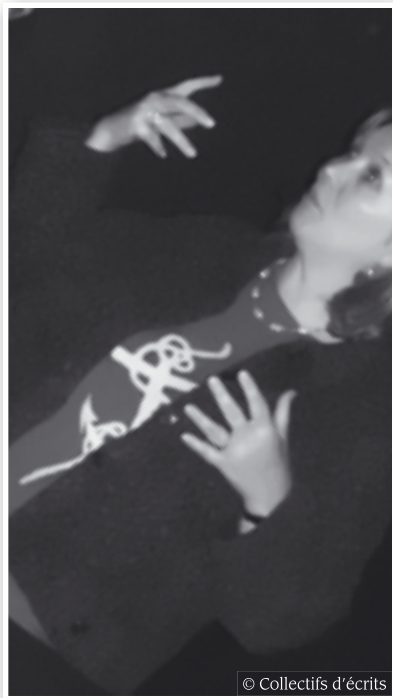
Ce sont ses boys qui font l'ouverture: habillés de tenues féminines extravagantes, ils jouent les folles sur scène puis déambulent entre les rangées de spectateurs afin d'élire le plus bel homme de la soirée. Ils choisissent souvent un homme d'âge mûr et à l'aspect sévère, puis ils le coiffent d'un large chapeau violet et l'emmènent joyeusement à leur suite dans une farandole qui se termine au centre du plateau. Ensuite arrive Rebecca, auréolée de plumes, virevoltante au rythme de la musique. Ses boys lui présentent de loin l' élu masculin de la soirée juché sur un tabouret haut. Elle balance langoureusement son corps vers lui tout en regardant les spectateurs et en avançant ses lèvres pulpeuses de façon provocante. L'effet est immanquable: les rires et les encouragements complices du public la poussent à aller plus loin. Devant un parterre hilare, Rebecca s'approche alors de sa proie pour l'embrasser.

Ce soir-là, au moment du baiser, Monsieur Guzzi et Monsieur Bertrand croisent leurs regards consternés sous les ovations joyeuses de leurs collègues.



Collectif de la ligne 10

Pascale Maquestiau



La recette sur les délires de l'errance créatrice et l'aliénation

Salle de quartier où d'habitude répète la chorale de Saint-Antoine, des chaises raclent le sol, le silence de bonne éducation s'installe lentement derrière les commentaires chuchotés et les papiers de bonbons rangés dans la poche. C'est une réunion des bourgeoises qui cherchent à se cultiver à moindre coût et à se surveiller les unes les autres. L'oratrice est accueillie par des sourires et introduite par le psychiatre du centre ouvert situé à côté de la maison communale. J'avais décidé d'être à la hauteur de ce centre psychanalytique qui ouvre ses portes aux voisins et surtout voisines de quartier. Le titre pompeux de ma conférence s'inscrivait dans le cycle "de la culture à la psychanalyse, le masculin s'interroge, le féminin écoute" Après les usages communs de notre temps, le dernier son de téléphone est étouffé au fond d'un sac à main, je respire profondément, fixe l'unique chapeau de dame qui trône au deuxième rang et me lance sans Powerpoint mais avec une grande feuille dessinée, style carte heuristique à la mode et sept cartons.

"Il y a plusieurs manières de voir notre modernité. L'état critique de celle-ci ne nous a pas ramenés à l'efficacité. Aujourd'hui, je vais vous présenter un exposé sur *l'errance créatrice et l'aliénation*. Lorsque votre organisation sans but lucratif m'a demandé d'être au programme de cette année et que le thème central allait être (*ici je reprends le titre de la culture à la psychanalyse, le masculin s'interroge, le féminin écoute*), j'ai pensé vous emmener sur les pas de ma petite folie. (*Je regarde le public et respire*) Chaque étape sera un arrêt sur une forme d'expression, une mise en scène, un moment photographié ou lu, une histoire orale passée à l'écrit, c'est-à-dire une série de quatre cartes postales ou le début d'un livre de recettes de cuisine. (*Je fais une pause*)

Pour rendre compréhensible mon cheminement, j'ai décidé de l'illustrer par deux productions. Cela vous évitera la sensation d'anabase¹ propre au lâcher-prise de la création moderne. Je prends le terme d'*anabase* pour signifier un carrefour d'idées organisées produisant un chaos. Mon errance aborde des questions liées à la construction de soi et l'influence de l'idéologie. Une mise en garde est cependant nécessaire, les personnages qui apparaissent dans les récits font partie d'une fiction bien réelle de mon monde. (*Balayant du regard le public, je remarque que des expressions d'interrogation me fixent avec une certaine irritation*)

La première phase de mon exposé sera une lecture de cartes postales. Chacune des cartes possède un titre, un destinataire, toujours le même, et un lieu. Celles-ci sont écrites par une femme à un homme lors de sa recherche créative. Nous suivrons son cheminement, c'est une femme qui parle et un homme qui écoute. Elle part à la recherche créative en se penchant sur l'expression des lignes.

Carte postale envoyée à Mestizo Omar lors d'un séjour en Italie

Première étape d'études des lignes, je t'écris de Brescia.

Pendant la lecture de la bande dessinée dont le titre est "Alfredo come prima", je n'ai pas imaginé que les lignes qui traversent esquissent le corps des personnages. Ils apparaissent maintenant sur la feuille blanche.

Quand la femme dit "pars avant que ta fille ne te voie et me demande qui est ce monsieur... je ne veux pas que tu m'entendes lui répondre que je n'en sais rien". Les personnages semblent se fendre comme le bois sous la hache.

Les lignes des personnages vont se souligner l'une l'autre pour marquer l'affirmation, notamment quand l'homme déclare que l'Italie n'a pas perdu et n'a pas choisi le bon camp. Quand l'enfant demande à qui la faute, les lignes s'épaississent et puis elles s'effacent.

¹ Anabase est une sorte de carrefour à l'intersection entre deux modes d'écriture : celle de l'art «classique» (ordre, harmonie plénitude) et celle de la «modernité» (désarticulation, déconstruction, voire chaos) ou encore, par extension, montée de l'esprit, montée à l'intérieur de soi-même, introspection.

Carte postale envoyée à Mestizo Omar lors d'un séjour en Chine

Deuxième étape d'études des lignes, je t'écris depuis Heyang.

J'ai observé les lignes d'ombres des marionnettes accrochées à un mur. Les tristes marionnettes étaient frappées par l'aliénation de l'oubli de la modernité. Les ombres humaines se perdent, s'engluent dans la pollution grise et jaune. La lumière opaque ne permet pas de distinguer les costumes des hommes et ceux des marionnettes.

Carte postale envoyée à Mestizo Omar lors d'un séjour au Chili

Troisième étape d'études des lignes, je t'écris assise au bar de San Pedro de Atacama.

Après avoir vu la nostalgie de la lumière, les lignes, chemin de la constellation, sont perdues dans le trou noir. Je me trouve dans le désert d'Atacama, je cherche les lignes, celles des femmes des disparus de la dictature, celles qui restent l'énigme des astronomes et des anthropologues. Il n'y a pas de trou de mémoire mais une société autiste à son histoire humaine. Je rentre bientôt.

Carte postale envoyée à Mestizo Omar de retour à la maison

Quatrième étape d'études des lignes, je t'écris depuis ma chambre à moi.

J'ai repris la calligraphie comme expression de mise à distance du monde. Les lignes sont des traces de pinceaux sur un bottin, une photo, une feuille de soie. Cette recherche de mes origines provoque un exil de ma belgitude. L'Orient reste une boussole. Rien ne naît rien de s'anéantit. Les lignes tracent et naissent de mon histoire.

Ce processus créatif errant de pays en pays, que vous venez d'écouter, évite-t-il l'écueil de l'aliénation? Je vous laisse le soin d'y réfléchir.

La deuxième étape de mon exposé est l'ébauche d'un livre de recettes intitulé "Regards fous sur la modernité ou Comment tamponne-t-on les époques par une indigestion d'informations".

À la suite, vous allez entendre la lecture de 3 recettes de cuisine. Veuillez vous concentrer sur l'effet historique dans l'art culinaire, et cherchez-y une pointe de défi pour vous servir cela comme menu d'une conférence.

Recette de cuisine numéro une: Le Lucrèce

Ingrédients nécessaires:

- Prendre un philosophe comme Lucrèce² (éviter les classiques style Virgile, Sénèque)
- Une époque antique
- Un fond d'athéisme
- Un zeste de curiosité
- Des particules élémentaires

Méthode utilisée :

- Former les particules élémentaires en univers de Lucrèce
- Provoquer des collisions pour qu'elles forment des choses jusqu'à obtenir une recombinaison d'atomes
- Recommencer jusqu'à épuisement
- Disposer l'âme avec le corps car il n'y a plus de vie après la vie.

Vous obtenez une affirmation subversive qu'il n'y a pas de moment originel unique et une critique des illusions prônées par les religions.

2 Lucrèce s'oppose à la Providence et aux causes finales. Il semble qu'il introduit dans l'épicurisme le concept de clinamen, mouvement spontané par lequel les atomes dévient de la ligne de chute causée par la pesanteur. Cette sorte de liberté mécanique fonde la liberté humaine. Matérialiste, ses concepts essentiels sont ceux d'Epicure.

Lucrèce veut anéantir chez les hommes la terreur que leur inspirent les dieux. Pour cela, il se fonde sur un principe de la physique d'Epicure : tout, dans la nature, est formé par des agrégats d'atomes, sans intervention divine.

Dans le chant I, après une invocation à Vénus, source de toute vie, Lucrèce expose les principes qu'Epicure a reconnus dans le monde:

1. Rien ne naît de rien, rien ne s'anéantit;
2. La matière est faite d'atomes et de vide;
3. En dehors des atomes et du vide, il n'y a rien.

Disciple d'Epicure (342-270 A.C.N.) et, à travers celui-ci, de Démocrite (né vers 460 A.C.N.), Poggio a écrit un poème philosophique et didactique en 6 chants De rerum natura à la gloire d'Epicure et de sa conception du monde. <http://remacle.org/bloodwolf/liege1/Vaosd/vaosd3.htm>

Recette numéro deux : Il Poggio

Ingrédients :

- Un secrétaire de Jean XXIII type Poggio
- Une époque médiévale
- Une bibliothèque avec livres
- Un oubli de Lucrèce

Méthode :

- Prendre un Poggio³, le plonger dans des bibliothèques assaisonnées de textes
- Le retourner dans un monastère des Alpes allemandes
- Ouvrir la bibliothèque du monastère pour faire apparaître le texte de Lucrèce, rouler celui-ci
- Ramener le tout en Italie
- Réaliser plusieurs copies et laissez-le reposer 14 siècles au frigo

3 Gian Francesco Poggio Bracciolini ou Poggio Bracciolini, dit en français Le Pogge ou Le Pogge Florentin est un érudit, un écrivain, un philosophe, un humaniste et un homme politique italien de la Renaissance, né le 11 février 1380 à Terranuova et mort le 30 octobre 1459 à Florence. Il est chancelier de la République de Florence de 1453 à 1458.

Le découvreur de manuscrits Passionné de littérature latine et très conscient des profits que pouvait apporter la découverte d'anciens manuscrits,

Recette numéro trois: le Best-seller

Ingrédients :

- Un professeur de littérature anglaise
- Une époque contemporaine
- Un fond de new historicism
- Un goût pour le best-seller

Méthode :

- Saisir le professeur dans son érudition
- Traitez-le dans son époque contemporaine en y ajoutant⁴ lentement le fond de séduction (quelques étudiantes admiratives). Eviter le relent shakespearien qu'il peut lâcher si la cuisson est trop vive
- Laisser lui un an son style de best-seller n'en ressortira que d'autant mieux.

Ce processus créatif errant d'époque en époque, que vous venez d'écouter, évite-t-il l'écueil de l'aliénation? Je vous laisse le soin d'y répondre après ces deux extraits de mes créations libres.

4 Le fait que Jean XXIII (1410-1415) était considéré comme antipape par l'Église catholique romaine se reflète par le fait que son nom et son numéro d'ordre furent utilisés comme si celui-ci n'avait jamais exercé par le cardinal Roncalli qui devint Jean XXIII lors de son élection comme pape plusieurs siècles plus tard, en 1958. http://fr.wikipedia.org/wiki/Jean_XXIII_%28antipape%29 consulté le 12 mars 2014.

En conclusion, si toutes ces lignes que je vous ai lues vous sont apparues comme de la dentelle décousue, sachez que celles-ci ont été pensées comme la ligne de démarcation entre l'aliénation et la création. Les hommes en réalité ne s'interrogent pas vraiment, mais ce sont plutôt les femmes qui s'interrogent. C'est aussi le cas ici où il y a une majorité de femmes qui également écoutent. Comme ces mots gravés sur le fronton du musée royal d'Art et d'Histoire de Bruxelles: "Artes Odit nemo nisi ignarus historia majorum gloriam colit⁵." Merci de votre attention et place aux questions!"

Après mon exposé, le début des applaudissements a été donné par le psychiatre qui, en esquissant un sourire, a marqué son intérêt. Au fond, des bruits de verre ont marqué le moment attendu des dames du quartier pour échanger leurs impressions. Je ne suis restée que quinze minutes. J'ai reçu un bouquet d'oeillets qui termine à la poubelle de l'arrêt de tram car, en dehors de l'odeur que je déteste, on m'a appris que celles-ci portent malheur aux artistes.

5 «Seul un ignorant n'attache pas d'importance aux choses de l'art. Le trésor des traditions léguées par les ancêtres ne vit que par le culte de l'histoire.» Traduction de www.irismonument.be (Inventaire du patrimoine architectural de la Région de Bruxelles-Capitale)

Collectif de la ligne 10

Isabelle De Vriendt

Et pourtant

*Et pourtant, il me l'avait dit, l'oracle,
dans un rêve, alors que je ne rêvais jamais.
Il n'avait pas parlé en énigmes ;
les paroles étaient dures. Je n'y avais pas cru.*

6 SEPTEMBRE 2003

Mon corps est gros d'un bébé à naître. Je suis seule à le porter. Le père est parti hier, sans rien laisser de lui, pas même une tache de café sur un coin de table. J'ai décidé de ne garder de lui aucune photo et d'effacer son nom. Il sera le père, sans rien de plus.

Depuis hier, je me construis en mère célibataire. C'est nouveau. Ça change tout. Il me reste 11 semaines pour changer d'assise, redresser un projet devenu bancal. Que l'enfant ne sente pas de vide. Ce serait trop d'honneur à l'homme en fuite.

Je lis des livres sur la grossesse. Ils me disent le poids du bébé : 870g. Chaque jour, il me prend 20 grammes. Moi, ça fait 1 mois que je ne grossis plus.

Les livres, c'est pour m'aider à concrétiser. Ce bébé, il existe dans ma tête, c'est une idée comme évaporée de mon ventre. Elle ne me déplaît pas, l'idée. Elle flotte au-dessus de mes yeux, elle pétille d'inconnu. Elle doit changer de greffe, maintenant, avec un père en moins. Mais justement: elle me soulève du déjà-perdu, m'entraîne vers le tout-à-construire. Et c'est bon.



© Collectifs d'écrits

24 OCTOBRE 2003

J'accouche dans un mois. Le bébé ne bouge presque plus. Je n'ai pas encore décidé de son nom. Celui que j'aimais, je l'ai brûlé, avec la lettre reçue ce matin.

Cette lettre, elle sentait l'officiel. L'enveloppe, frappée de majuscules. A l'intérieur, une feuille, toute pleine de caractères, police Times New Roman, taille 12, texte justifié. Et sa patte, en bleu, tirée vers le coin en bas à droite. Seule concession au vide. Je suis pleine de lui, et il le revendique.

Alors, j'explose. Pas question d'octroyer au père le droit de l'être ! Il ne doit jamais nous retrouver. Autant accoucher sous X. Colère éclair, le temps de trouver une réponse. Changer d'adresse, de téléphone, de nom aussi. Oui : garder le bébé et choisir un nom aussi neuf que lui.

Depuis quelques jours, je lui parle. J'ai lu que c'était bien. Ça aide à penser son corps, à le détacher de la mère, à le mettre au monde, déjà. Ma parole comme pour définir ses contours. Ce n'est pas facile. Mais j'y travaille.

7 NOVEMBRE 2003

Je me suis réveillée en sueur d'un rêve qui me creuse l'estomac. Je ne veux pas y croire.

Des oranges serrées dans un bocal. S'en échappent des pattes en filets d'un blanc laiteux, elles flottent dans l'air, comme en miroir de méduses invisibles. Une prophétie m'enjoint d'abandonner mon enfant. Impossible de déceler d'où vient la voix. Il aura une tache noire au bord de l'oeil. Pas de pleurs, ni à la naissance, ni après. Il vient pour me détruire. La voix répète les mêmes mots, par trois fois.

*Né de ta chair, l'enfant, comme une évi**danse**, avec une tache parfaite au bord de l'oeil droit. Son oeil est fixe, sans larmes, paupières tendues.*

Après le corps, l'enveloppe : te voilà vidée. Il te fait peur, déjà, et ça t'étonne. Tu ne dois pas, c'est clair, il te détruira. Cupide, avide, acide, enfant il restera. Echappe-toi, oublie, garde-toi de lui.

J'écris les mots, à mon réveil. Sur une page vierge de mon carnet. Je pourrai déchirer la page. Ces mots, ils me font peur. Je devrais les brûler. Je n'ose pas. Je préfère les ignorer, pour qu'ils n'existent plus.

Mon ventre est dur comme la pierre. Je reste allongée. Elle n'est pas loin, l'heure de la naissance.

10 NOVEMBRE 2003

Il est né hier. Je n'ai pas eu le temps de sortir, il est né chez moi, sans beaucoup de douleur. Sans aucun cri. Je lui ai donné le sein. Tout est très facile, il semble. Je l'ai présenté à l'hôpital, puis à la mairie. Naissance le 9 novembre 2003, impossible de donner l'heure exacte. Son nom s'est imposé : Emile. Simple. Personne encore ne sait la nouvelle.

Je reste seule avec lui. Une infirmière me rend visite tout à l'heure. Si c'est comme l'autre, à l'hôpital, elle sursautera à me voir si transparente. Le regard oblique sur mes seins, elle me conseillera de passer au biberon.

Dès la première heure, Emile a trouvé le sein, y a bu goulûment. Je n'ai aucune inquiétude pour lui. Quand il en a eu assez, il a retiré ses lèvres du mamelon – elles me paraissaient énormes – et m'a regardée fixement. Dans les livres, on dit qu'ils ne voient que des ombres, à ce stade. Emile me perçait de son regard bleu, j'en ai pris peur. C'est

comme si j'étais à sa merci, impossible inversion des rôles.

Il dort dans son couffin, l'enfant. Et pourtant, il habite tout entier le studio. Son odeur, l'air qu'il envoie dans la pièce de ses poumons minuscules, mais surtout, une énergie qui ne me laisse aucune place. Une force invisible qu'il dégage de lui, même pendant son sommeil, et qui m'empêche de respirer. Je me suis mise dans un coin, près de la fenêtre, que j'ai ouverte malgré le froid.

Quelque chose se resserre autour de ma gorge. Je tire sur ma cigarette, je manque de m'étrangler. Même la fumée ne passe pas. Une peur nouvelle s'infiltré. La peur insensée de mon enfant.

22 NOVEMBRE 2003

Le sang de la naissance coule toujours. Personne ne m'en avait parlé, avant. A sa dernière visite, l'infirmière m'a fait un bilan circonscrit de la situation et de son évolution. Pour moi, comme pour l'enfant. Quand elle a refermé la porte, j'ai senti comme un grand courant d'air qui se lovait en moi.

Je sors très peu. Quand je le fais, je laisse Emile endormi dans son couffin, j'achète le nécessaire pour 3 jours. Mon visage fermé décourage tout contact inutile.

Dans un premier temps, mon sommeil était très léger. Au moindre mouvement du couffin s'évaporait ma somnolence. Je me levais, il avait les yeux ouverts, fixes, comme s'il savait que je viendrais.

Maintenant, la fatigue me gagne et le sommeil se fait plus lourd. Il ne crie jamais. Cette nuit, c'est moi qui criais, dans mon rêve. A mon réveil, un étau m'enserrait le corps, au niveau du diaphragme. Je me suis levée. Il avait les yeux grands ouverts. Le fantôme d'un rictus m'a glacée d'effroi. Je l'ai pris, je l'ai mis au sein, j'ai détourné le regard. Je suis sûre qu'il souriait dans la nuit.

10 DÉCEMBRE 2003

Ça fait une semaine que je nourris Emile au biberon. Il prend bien, me laisse dormir la nuit, je ne peux me plaindre de rien de ce dont les parents angoissés se lamentent, à la consultation. Je ne suis pas inquiète pour Emile. Mais la peur gagne du terrain et me ronge.

Je me raccroche aux heures et au rythme d'Emile. Je n'ai plus d'appétit, mais j'arrive encore à organiser ses repas, sa toilette et ses nuits. J'accomplis les tâches d'une mère. Et pourtant, mon enfant est un étranger à mesure qu'il grandit. Il est différent. Il ne pleure jamais. Je ne l'ai jamais vu me sourire.

J'ai appelé Camille, au risque qu'elle me trahisse auprès du père qui ne m'a pas trouvée. On s'est donné rendez-vous dans un café du 9ème arrondissement. Je l'ai vue pincer les lèvres à me voir si mal, mais elle n'a rien dit et m'a écoutée. Elle m'a conseillé de voir du monde. C'est pour ça que je suis allée à la consultation des nourrissons. Je n'y retournerai pas.

Je suis rentrée à temps. Camille a raison, je fume trop. Le studio empesté. J'ai mis une bougie à la fenêtre. A en voir d'autres briller dans l'immeuble d'en face, je me suis sentie moins seule. Et j'ai regretté le temps d'avant. Il était l'heure, j'ai été préparer le biberon. Tout me dégoûte, jusqu'à l'odeur de sa peau.

25 DÉCEMBRE 2003

C'est un jour comme un autre, pour lui comme pour moi. Je n'allumerai pas la radio ; cette journée me soûle de ses trêves. Notre vie à tous les deux est triste à en mourir. Je n'ai pas pitié de lui. Avec lui, je suis devenue servante et je sens qu'il ne pourra qu'être cruel avec moi, une fois qu'il parlera, qu'il marchera, qu'il décidera.

Je me demande parfois si ce n'est pas ma colère qui l'a rendu si différent, sans babil ni sourires. Je me prends à en vouloir au père, mais c'est encore lui donner trop d'importance. Plutôt que ma colère, ma solitude ? Je ne me plains pas. Cette solitude, je l'ai cherchée. Qu'on ne me trouve pas. Ni le père, ni les autres.

Je m'étonne quand même qu'à notre époque, on puisse être isolé à ce point. Du moment qu'on paie ses factures, on ne doit rien à personne.

J'écris ces mots sans penser à Emile. Avec lui, l'estomac se fait lourd et la tension est à nouveau palpable. C'est son heure. Ses yeux sont ouverts sur le vide, il sait que je vais arriver. Il me tire à lui.

3 JANVIER 2004

Je ne le sors presque jamais. Je n'ai pas de landau, et je le prends dans mes bras le moins possible. Les flocons tombent derrière la vitre. C'est la première neige d'Emile.

Je pensais m'habituer à ma peur, à notre rituel sans émois, à son silence. J'ai même senti une préoccupation naître, à la lecture du chapitre sur les pathologies – et du paragraphe sur l'autisme. Les symptômes convergeaient, et j'en étais presque soulagée. L'inquiétude dérivait lentement vers l'enfant.

Je comptais téléphoner après Noël et montrer Emile à un pédiatre. La naissance douloureuse d'un sourire m'a rappelé combien je suis tendue, depuis près de trois mois. Je me suis accroupie à côté du couffin pour observer mon bébé en train de dormir. Il en avait encore pour deux heures de sieste. Je me suis relevée si brusquement que j'en ai eu le tournis.

Ce que j'ai vu en l'observant m'a glacée d'effroi. Sur sa peau, à côté de son oeil droit, un point noir. Ce n'est pas une peluche, pas un

bouton. Je me suis réfugiée près de la fenêtre, j'y ai relu la page décrivant mon rêve. Ca ne fait aucun doute. C'est la tache du présage. Je ne sais plus quoi faire.

5 JANVIER 2004

Emile a bientôt 2 mois. Les heures piétinent. Elles se traînent de tout leur poids et nous embourbent tous les deux dans une torpeur apparente.

Cette nuit, un rêve m'a emmenée ailleurs. Un sein à découvert, le lait gicle en suivant la courbe d'un arc-en-ciel ; il se répand en flaque sur le sol. Qu'importe, je me réveille la maternité au coeur, le souffle léger d'une grâce que je prolonge quelques secondes. Jusqu'à l'intrusion de son nom dans ma tête. L'étau s'est resserré, du ventre à la gorge. Pleurs.

Je suis allée voir mon fils. Il me regardait sans expression, sans bouger. Je me suis mise à trembler. Le silence s'épaississait, dans la clarté du jour. J'ai senti des mains me serrer et les pouces s'enfoncer dans l'estomac. Je sais que c'est Emile qui m'opresse. Je sais qu'il sait.

17 JANVIER 2004

Un crabe rouge sang, hors-norme, avance de biais. Un autre, plus loin, doré, reste immobile, les yeux dressés comme des antennes. Un troisième, quatre, cinq... ils grouillent, du hall à l'escalier qui mène à l'étage. Le décor est incrusté de leurs pinces, qu'ils déplacent en silence.

Je suis épuisée. La peur me tenaille. La nuit, mes pensées font un carrousel qui se heurte à des cauchemars. Cauchemars qui creusent mes jours en malaise. Egarements.

Au centre de ma tourmente, Emile ne bronche pas. Il grandit comme un monstre. Depuis sa naissance, il a pris 2 tailles. Selon les livres, c'est normal. La tache est toujours là. Je ne saurai jamais s'il l'avait déjà à la naissance. Aucune photo de lui.

J'ai lu le chapitre sur la maternité. Emile me terrifie. Peut-être que je deviens folle.

25 JANVIER 2004

La grippe me cloue au lit depuis 3 jours. Il faut préserver Emile. Il n'a pas l'air de s'en soucier. J'arrive à lui préparer le biberon, à le changer, mais depuis ma grippe, il garde le même pyjama.

Plus de poudre. J'ai dû aller à la pharmacie, dans cet état. On ne le voit jamais, votre bébé. J'ai demandé du Dafalgan, aussi. C'était la femme qui me servait. Elle m'a donné un papier avec un nom, un téléphone. Sur la carte, le logo rappelle un ventre arrondi, rayé de 3 traits. En dessous, dans une courbe en sourire, le nom d'une association : « Mères en détresse ». Mon silence ne masque rien. Peut-être même qu'il souligne.

Le voisin était à ma porte. On entendait un bébé hurler. C'était Emile. Je l'ai compris après 5 secondes. C'est votre bébé ? Je me suis engouffrée dans le studio. On n'a plus rien entendu.

30 JANVIER 2004

Revu Camille. Elle va m'aider. Ce bébé, je pourrais le tuer. Me tuer. Je préfère le perdre. Me libérer. M'engrosser de remords. Porter au fond de moi le non d'une mère.

Elle va venir, tout à l'heure. Prendre le couffin et l'enfant. Je lui donnerai une lettre, pour ses nouveaux parents.

Et puis, me faire oublier.

Tenir, maintenant. Tenir jusqu'à l'arrivée de Camille.

Collectif de la ligne 10

Jean-Christophe Steinbach

Trop fragile

Comment oublier cette année mille neuf cent soixante-cinq ? Au printemps, je perdais mon mari, et l'été venu, je devais également perdre mon petit garçon.

Je suis de cette génération qui semble avoir redécouvert que le mariage est un concept en carton. On s'assied confortablement dessus, et lorsqu'il cède sous le poids des ans, la stupeur de la chute l'emporte sur la douleur du contact avec le sol. Pionnière dans le domaine du divorce, du moins au sein de mon entourage, je ne reçus pas beaucoup de soutien. On déserte les pestiférés, et qui sait si le cancer de la séparation n'est pas transmissible au moindre sourire compatissant.

C'est lui qui nous a quittés, Julien et moi. Pour ménager le petit, j'avais su contenir mes élans de rage, limiter les disputes, ravalé mes sanglots, renoncer à tout ce que le ministre sortant de nos finances communes refusait d'accorder à la perdante de ses élections. Car il semblait compter avec plusieurs autres candidates de valeur. Je ne me battis toutes griffes dehors que pour obtenir l'essentiel: il s'engagerait à prendre en charge le traitement - au demeurant ruineux - de notre fils asthmatique.

Julien était né fragile. Il avait passé ses premiers jours d'existence en couveuse, avait ensuite été menacé de mort subite, et avait nécessité un impressionnant dispositif électrique au pied de son berceau. Je n'ai recommencé à dormir des nuits complètes, sans plus être dévorée d'inquiétude, que lorsqu'il atteignit l'âge de deux ans. Il avait à ce stade collectionné l'essentiel des maladies d'enfant: jaunisse, rougeole, oreillons, et j'en passe...

J'avais acheté une encyclopédie médicale. A ses cinq ans révolus, je crois bien qu'il m'en avait illustré le tiers par l'exemple. Les années qui suivirent, ça a été l'avalanche de bévues. En plus de sa



faible constitution, il jouait de malchance, et débordait de maladresse. On m'a d'abord traitée de mère poule, et c'est vrai, je ne parvenais plus à m'adresser à lui que pour lui faire des recommandations, le prévenir de dangers, ou le sermonner pour les risques qu'il venait de prendre.

Peine perdue. Il devint le sujet de boutades dans la famille. Que lui était-il arrivé cette semaine ? Pareil à l'école, ce nid à méchanceté. Ses camarades de classe l'avaient surnommé «Frankenstein», pour quatre malheureux points de suture à l'arrière du crâne, qui s'ajoutaient, il est vrai, à une longue liste que je ne pourrais plus rendre exhaustive. Cette fois-là, il avait brusquement relevé la tête alors que je l'appelais, oubliant pour le coup qu'il s'était caché sous la table. Il s'ouvrit aussi la main en même temps qu'une boîte de conserve, se foula la cheville dans les escaliers, se cassa deux doigts dans le clapet du piano et, plus insolite dans la pléthore d'accidents banals mais trop fréquents, il accourut un matin en panique, notre aquarium rond solidement arrimé sur la tête. Il avait voulu montrer au poisson rouge comment on faisait un trépied. La boule de verre avait miraculeusement résisté à son poids alors qu'il faisait la chandelle dessus, mais lorsqu'il se précipita sur moi, il trébucha, heurta un mur, et se retrouva trempé et ensanglanté, au milieu de débris de verre.

Mes nuits étaient plus paisibles depuis ses deux ans, ai-je dit. Elles devinrent mon seul havre dans une existence constamment tourmentée par l'angoisse de sa prochaine catastrophe. Mon cercle d'amis s'était réduit à peau de chagrin. A trente ans, j'en étais consciente, je faisais figure de vieille tarte qui étouffe son gamin et centre toutes ses conversations sur lui.

Ma sœur m'était restée fidèle, mais je devais supporter son éternel agacement lorsque je prenais la moindre précaution vis-à-vis de Julien. Pourtant, Odile connaissait son parcours. Elle ne pouvait ignorer que cet enfant-là avait un ange gardien bouffi et paresseux en diable.

L'été de ses dix ans, ma soeur m'invita en Corse, dans une maison isolée, à plus de vingt bornes de l'hôpital le plus proche. Là encore, je fis ma rombière condescendante. Je visitai le médecin du village avec des chocolats, pour m'attirer ses bonnes grâces. C'était un homme âgé qui se méprit sur mes intentions, et Odile s'amusa qu'il me courût gentiment après durant tout le séjour, multipliant les attentions dont je me serais bien passée. L'essentiel restait pour moi qu'il ne se trouvât jamais loin, au cas où...

Julien avait pris le pli de passer le plus clair de son temps dans sa chambre. Un budget important de mon salaire de secrétaire passait dans l'achat de bandes dessinées auxquelles je lui avais donné goût. Je n'avais pas mesuré l'influence de ses héros de prédilection : des fanfarons, des risque-tout, des trompe-la-mort.

Boris, le fils de ma sœur, était un post-adolescent pré-bûcheronnesque. Il étudiait pour devenir garde-forestier - j'ignorais d'ailleurs que des études préparaient à patrouiller dans les bois. Il m'inspirait une certaine confiance, par son physique imposant, et surtout par son côté taciturne et placide. Les quelques réflexions qu'Odile tirait de lui durant les repas étaient empreintes de bon sens.

Odile ne cessait d'insister pour que son garçon passe du temps avec le mien. Soi-disant que ça lui aérerait le cerveau, à Julien, après tant d'heures de lecture. Je pris Boris à part pour lui faire des recommandations d'usage, sans trop insister tout de même, car il renâclait à l'idée de devoir se trimballer un mouflet dans les bois. Je ne voulais pas qu'il perçoive Julien comme un fardeau, et néglige sa tâche de chaperon.

Insidieusement, au fil des jours, le comportement des deux garçons se modifia. Boris se mit à passer du temps dans la chambre de Julien. En échange, ils partaient pour de longues balades quotidiennes. Je m'accoutumais à ce rythme, à la grande satisfaction de ma victorieuse frangine. En apparence, tout se déroulait pour le mieux. Et je dois avouer que je baissai ma garde.

Jusqu'au midi où je découvris que Julien avait les paumes couvertes de plaies. Je l'interrogeai sur ce qui était arrivé. Il resta mutique, l'air coupable. Ma sœur tenta de minimiser l'incident, et Boris-la-carpe sortit de sa réserve pour improviser une histoire mal fagotée de tournoi de chevaliers avec des bâtons en guise d'épée. Je réalisais que Julien me cachait quelque chose : j'insistais systématiquement pour qu'il se lave les mains avant de passer à table, et depuis plusieurs jours, il s'arrangeait pour éviter de me les présenter.

L'ambiance se dégrada le lendemain, lorsqu'Odile m'accusa ouvertement d'empêcher Julien de respirer. Je m'en défendis ; elle me défia de le laisser partir avec Boris. J'étais acculée à céder, sous peine de passer la deuxième semaine de vacances dans une ambiance infernale.

Les deux gamins partirent, Boris entraînant fermement Julien par le poignet. Cette image me marqua, non seulement parce qu'elle soulignait que mon garçon avait les mains blessées, mais aussi parce que je prenais conscience de l'ascendant total de son cousin sur mon enfant. Dans un éclair, me revint le regard chargé de remontrances et la grosse voix que ce grand costaud avait prise quelques jours auparavant, justement pour intimer à Julien de passer à la salle de bain avant le repas. «Qu'on n'ait plus à te le dire tous les jours» avait-il ajouté. J'avais cru qu'il avait pris à cœur de jouer un rôle de frère aîné. J'avais interprété le regard effrayé de Julien comme de la surprise, parce que son grand cousin lui en imposait. Je commençais à percevoir qu'il tenait Julien sous la coupe, et surtout, qu'il avait ainsi évité que mon garçon ne me présente ses stigmates.

Je voulus prétexter partir moi-même en promenade, mais Odile avait compris que je partais en mission d'espionnage. Elle insista pour m'accompagner. Je finis par lui avouer mes intentions, et lui dire le fond de ma pensée par rapport au comportement sournois de son fils. Odile m'accusa cette fois de paranoïa, et m'emmena vers une cabane dans les bois où elle était presque certaine que nous trouverions notre progéniture occupée à des jeux innocents. Chemin faisant, nous ne

nous disputâmes pas longtemps, car nous aperçûmes rapidement la tête de Julien qui dépassait à l'envers, entre deux arbres.

Je crus d'abord à une illusion d'optique, mais je jetai un rapide coup d'œil au visage de ma sœur, qui avait verdi. Une brise légère secouait les branches. Mon fils disparut derrière le rideau de feuilles. Nous nous mîmes à courir. Puis nous entendîmes les gémissements de Julien, et la voix de Boris qui les couvrait. Il proférait des injonctions, son ton oscillait entre raillerie et menace.

Je tombai soudain en arrêt, découvrant que Boris avait tendu une corde à plusieurs mètres du sol, et avait forcé le petit à y grimper. Julien avait glissé, il était suspendu dans le vide, les pieds désespérément enroulés autour de la corde, s'aidant d'une seule main pour se remettre à califourchon, car l'autre tenait un long tube de plastique.

- Remonte, t'es qu'à la moitié !

Julien s'échinait à regagner une position d'équilibriste sous les injonctions de son inflexible bourreau. Je voulus me ruer sur lui et le lacérer, mais je redoutais trop que Julien se déconcentrât et que l'irréparable se produisît.

- Tends pas tous tes muscles, reste souple, commentait implacablement Boris.

«Tes muscles», comme si mon fils avait des muscles, songeai-je avec rage face à la cruauté de ce rouquin des cavernes. L'envie de le trucher me submergeait. Je m'approchai subrepticement; Boris était alors presque à ma portée.

C'est alors qu'il décréta :

- Tu peux y arriver. Ecoute pas les conneries de ta mère. Elle veut que tu restes une nouille parce qu'elle a trop besoin de toi.

J'eus un soubresaut. Cette petite phrase était un canif tailladant le pied de mon siège en frigolite. Plus encore que cette remarque cinglante, c'est la réaction de Julien qui provoqua mon effondrement.

Je le vis opiner avec une malice tout infantile. Dressé de tout son long, son bâton tendu devant ses bras, il acheva sa progression sur la corde. Puis il se libéra d'un fil de sécurité métallique que je n'avais pas aperçu, relié à un baudrier qu'il portait comme une culotte. Il sauta lestement d'un bond qui, en toute logique, aurait dû réduire ses rotules en bouillie. Il se réceptionna par une culbute, rit à gorge déployée, et ricana :

- J'suis plus une nouille, moi ! C'est fini !

Soudain, son corps ne m'apparut plus comme malingre. Un autre constat me choqua : cela faisait une semaine qu'il ne toussait plus. J'avais pourtant oublié de lui racheter de l'inhalateur, et il n'en avait pas réclamé.

Je défaillis, comme si mon cœur, devenu tout à coup un animal sauvage, brisait ma cage thoracique pour s'en échapper, et fonçait me dévorer les jambes. Je tombai à genoux. Ma soeur proposa son bras auquel je m'agrippai sans pouvoir me relever. Elle porta sur moi un regard noyé d'excuses pour les paroles insultantes de mon neveu.

Je voulus me reprendre, fouillai ma raison pour y retrouver un masque de dignité, sans succès : les yeux de mon aînée me renvoyaient l'image d'une désespérée. Son front plissé de douleur compassée reflétait la conclusion qu'échafaudait ma conscience embrumée : « accroche-toi, ma pauvre, il va te falloir trouver une nouvelle raison de vivre ». Je sombrai dans les pleurs. Les deux gamins remarquèrent alors notre présence. Je vis mon fils se diriger vers moi d'un pas lourd, presque à contrecœur. Il m'enlaça néanmoins d'un geste affectueux et protecteur.

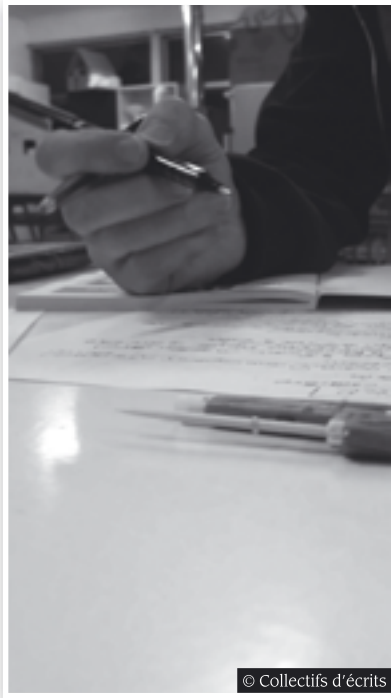
Je venais de perdre mon petit garçon.



Collectif de la ligne 10

Iza Loris

Langue de bœuf



Langue de bœuf, cantine, dégoût. Putain de pensionnat. Faut que j'avale, la langue, la sauce. Pas le choix. J'ai envie de vomir. Ma voisine en raffole. Pas question de lui donner un bout, le règlement l'interdit. Pas question de lever le nez de mon assiette avant la dernière bouchée, ni même de me le pincer. La langue pue le chat écrasé. «Arrête de respirer, avale». «Ne parle pas, avale». Un jour, les sœurs nous feront bouffer les assiettes en pyrex ou pire, elles nous serviront nos propres langues à bouffer. Pas le choix, on parlera avec nos mains. Puis ce seront nos mains qu'elles cuisineront en ragoût. Un ragoût de petites mains bien fraîches. Sûr qu'elles prendront leur pied à nous les arracher. Les mains, ça fait plein de trucs sales.

«Arrête de respirer, avale». On avale par table de huit, dans un silence de mort, sous l'œil éteint du pion. Les mouches n'osent plus voler de peur de se prendre une raclée. Matin, midi et soir, le même cérémonial. Manger sans dire un mot. Se taire sept jours sur sept, ça donne faim. De vraies morfales. Tout y passe. Les œufs écrasés dans les épinards. Les cerises pleines d'asticots. Un cadeau du seigneur, bourré de protéines. Les plats retournent en cuisine flambant neufs. Combien, une fois adultes, engloutiront les larmes, les rires, maintes fois ravalés, en vidant leur frigo ? Combien feront la pute pour un paquet de chips ? Combien plongeront la tête dans la cuvette des chiottes ou du moindre sac plastique à portée de main ? Des centaines de sacs par an, du Prisunic et du Leclerc. Pas très écologique, tout ça ! Quelqu'un pourrait-il inventer le sac à vomir en papier recyclable ?

Langue de bœuf, cantine, dégoût. Faut que j'avale, la langue, la sauce. J'enroule mes jambes aux barreaux de la chaise pour me donner du tonus. Le dossier me fend les omoplates. C'est la vie qui rentre. La vie a bon dos. Et moi, j'en ai plein le dos. Le dresser, le raidir, fière comme Artaban. Durcir les épaules, laisser les manches à balai se casser sur ma nuque en béton. Les pauvres chéris. Ne pas rire, enfin si, à l'intérieur. Irradier de rire sans que ça se voie.

Mes jambes balancent toutes seules. Je bous. Mon sang bout. Ma fourchette me prend de vitesse. Elle fourre la langue dans la serviette à mon nom, et hop la serviette se retrouve dans la poche de ma blouse, une horrible blouse bleue. La même blouse pour chaque pensionnaire depuis l'invention du tissu, avec ses mini-boutons transparents, comme celles qui les portent. Morte de rire. Moi qui parle à tout bout de champ en dépit des brimades, j'ai pour une fois la langue dans ma poche. Hop là, ni vu ni connu, enfin je le crois.

Ma voisine de table me décoche un regard suppliant. Elle me fout la chair de poule. La frayeur lui déforme les yeux. Le pichet blêmit. Carine, la plus petite, fait sur elle. Trop tard. Un vent de panique traverse le plat de sauce tomates. Les cornichons s'accrochent comme ils peuvent. Remettre la langue à sa place me traverse l'esprit. Mon cerveau s'est branché sur du deux cent mille volts. Il balaie la pièce immense en un millième de seconde. Trois rangées de tables beiges. Des murs d'un blanc acide. D'un côté, trois portes d'armoire cachant le matériel du petit déjeuner. De l'autre, trois fenêtres hautes. Des ouvriers ont enlevé les grilles le mois dernier, pour laisser passer la lumière. Economie d'électricité. Les néons donnent aux gens une allure de cadavres et au plafond une allure d'apocalypse. Si on pourrit dans les enfers, l'enfer doit ressembler à ce plafond.

Derrière moi, elle est là. Je la sens. Son souffle descend dans mon cou. Un souffle humide et pesant. Une bête sauvage, en bure de coton grossier, prête à sauter sur les plus petites, des proies idéales. Pas une d'entre nous ne bouge le moindre petit cil. En pension, on marche droit, on se tient raide ou on crève. Gentils petits piquets. Les chaises en fer s'impriment dans nos chairs. C'est la vie qui rentre. Avoir mal et se sentir vivant. Combien se feront du mal pour se sentir vivantes ?

Elle est là, juste là. Putain de pensionnat. Me voilà à la merci de son courroux, de ses coups, coupable à coup sûr, à la merci de sa colère rentrée, étouffée, étouffe-chrétien, être chrétien et s'étouffer avec sa foi. Le foie ça ressemble à de la langue de bœuf. C'est mou, c'est plat.

Langue de bœuf, cantine, dégoût. Je rêve d'un plat délicat, à saliver des yeux. J'ai les yeux qui piquent. Ça n'est pas la salive qui me sort par les yeux, le nez, la bouche. Ce sont les cornichons, le vinaigre. Je vomis un bon demi-kilo. Je vomis mes tripes. « Arrête de respirer, avale », ordre de la mère supérieure. Je ne respire plus. Ces mots résonnent dans ma tête à l'allure d'un marteau-piqueur. Je reste plantée là devant mon assiette de vomi. Les petits Biafrais meurent de faim aux quatre coins du monde. De quoi je me plains. Je gaspille la langue d'un bœuf qui n'a rien demandé. Il faut que je ravale. Et pourquoi pas l'assiette tant qu'on y est ? Je ne ravalerais rien sinon ma langue et ma salive. Je me retourne et reçois son souffle en pleine face. Même pas envie de lui cracher à la figure.

Je rêve de Caen, de paysages, de caravelles. Je rêve de quand je serai loin, loin des langues de bœuf, des mauvaises langues, des langues de putes et de leur pensionnat. Je rêve de piment doux, de didgeridoos. Je rêve de dire tout, la lourdeur sur mon cœur, sur mon estomac, les pierres qui s'empilent, les piles de mauvais steaks, de mauvais rêves, de tartes dans la figure. Indigestion de langues de bœuf et de moules à tarte. Envie de cracher ma moutarde sur le clocher de l'église. Je sens la langue molle, elle dégouline dans ma poche. La mère supérieure approche, moche, elle m'accroche l'oreille. C'est moche une mère supérieure qui vous accroche l'oreille. Le sang gicle. J'aime le rouge, les piments doux, le sang sur ma joue. Ses yeux sortent de leurs orbites. Effrontée, je la regarde droit dans le blanc d'œuf de ses gros yeux globuleux. Deux gros yeux blancs dans une colère noire. On dirait deux puits. Impossible d'en percevoir le fond. On pourrait y jeter un sac de pierres sans les entendre s'écraser à l'impact.

Personne ne sortira de table avant que j'aie ravalé mon assiette. Mes sept camarades sont prises en otage. Si je ne ravalais pas dans l'heure, mon vomi sera partagé en huit. Carine se met à hurler. Je sens le regard de chacune sur mes épaules et toujours ce souffle humide et pesant dans mon cou. La bure en coton grossier me frôle. Je sursaute malgré moi. Mon cerveau me vient à la rescousse. Il imagine une montagne de chocolat. Je navigue entre les rochers Suchard et les

Choco BN jusqu'à la planète Milka. Mon assiette me sourit. Mamma miam ! Merci ! Merci ! Un coup violent me rappelle à l'ordre. Oh là, c'est ma tête ! Le punching-ball, c'est dans la salle de sport. Les coups, ça pleut d'un coup comme ça. Ça se croit tout permis.

Mes camarades sont renvoyées en classe. Privées de vomis. Les cris de Carine ont fait mouche. Les mouches, quant à elles, se réveillent, trop contentes du festin. Elles ont rameuté les copines, ma parole ! Ça grouille tout autour. Pas question de les chasser ou je me prends une baffe supplémentaire. Mon nez, mon front me chatouillent. En désespoir de cause, la mère supérieure me ceinture. J'ai gagné. Je l'ai eue à l'usure. Ce soir, je regarderai mes camarades se gaver de crème de marron. J'adore trop. Elle le sait, mais je m'en fous. Le goût, je le connais par cœur, je l'ai sur le bout de la langue et j'en rêve. Le rêve, c'est mon arme secrète, une arme planquée dans ma tête. Je dégaine six cents rêves à la seconde.

Pour l'heure, mon corps me fait mal. Des fourmis se promènent dans mes jambes. Quand j'ai mal, l'herbe pousse dans mon corps. J'ai de l'herbe dans les jambes. Les fourmis y marchent de plus en plus vite. On dirait qu'elles se roulent dedans. Moi aussi, j'adore me rouler dans l'herbe. Je me roulerais bien dans mes jambes.

Fermer les yeux, rentrer en moi, ne plus être ici. Oublier mon corps, simple enveloppe tournée, retournée, collée au mur. Mon enveloppe fait rempart. La vie s'écrit à l'intérieur. La mère le lit dans mes yeux. Plus sa colère grandit, plus j'écris. J'écris en pattes de mouches. J'écris serré pour ne pas gaspiller de place. Un jour, j'ouvrirai la bouche et elles s'envoleront. Des milliers de pattes de mouches. Les mouches continuent de me tourner autour. La mère supérieure tape un grand coup sur la table, en écrase trois et chasse les autres.

C'est l'heure du dîner. La grosse voix du pion résonne dans le couloir. Les portes de la cantine s'ouvrent. Deux grosses portes battantes. Celles qui dormiront ici ce soir, et les années suivantes, avancent en silence vers leur chaise. La mère supérieure me détache pour le

bénédictité. Il faut remercier le ciel. Mon assiette de vomis n'a pas bougé d'un centimètre depuis midi. Le vomis a juste un peu giclé, après le coup de poing sur la table. Les mouches y ont pondu tant qu'elles ont pu. Je ne suis plus à ça près. Mes camarades dînent sans me regarder. Je m'assois sur ma faim et toujours sur cette chaise en fer. Plus tard, je fabriquerai des chaises en chewing-gum, qui épouseront les formes du corps.

Là tout de suite, j'ai le dos en compote. Un dos comestible, quoi ! Perdue en plein désert depuis des jours, je serais bien foutue de le manger. Faut un certain courage pour s'amputer d'un morceau et le bouffer avec rage. De quoi serais-je capable pour sauver ma peau ?

Ce soir justement, c'est boudin compote. Une compote avec de vraies pommes du jardin installé derrière le couvent. Un jardin potager avec arbres fruitiers et légumes en tout genre. Y aller ? Interdit ça aussi ! Alors je m'en donne à cœur joie. J'y cours, dès que les sœurs ont le dos tourné. Je piétine les plants d'épinards, je fais pipi sur les salades, et je pique les fraises. Ça me donne de l'urticaire mais j'adore. L'été dernier, Damien m'a surpris. Damien c'est le plus beau garçon du pensionnat. J'ai piqué un fard et lui mes fraises à pleines poignées. Puis il m'a embrassée sur la joue. Je ne savais plus si j'étais rouge de honte ou de plaisir. J'aime le rouge de sa bouche pleine de fraises et le sang sur ma joue.

Damien ne dîne pas avec nous le soir. Il rentre chez lui après les cours, comme tous les externes. Dormir à la pension c'est réservé aux filles. Tout est réglé comme du papier à musique. Le mercredi soir c'est boudin compote de décembre à décembre. Dommage qu'on ne mange pas des notes de musique. Dommage qu'on ne mange pas sur des airs de Brassens ou de Souchon. On reprendrait en chœur «l'Auvergnat», puis «on est foutu on mange trop». Pour manger trop, je me pose là. Ouais ! Ce jeûne forcé tombe à pic et la mère supérieure tombe sur un os. Carine me jette un coup d'œil complice. La mère a le dos tourné. C'est fou ce que les sœurs ont le dos tourné ! Carine met un bout de pain rassis dans sa poche. C'est pour moi. La

plus petite et déjà un cœur gros comme ça. La première à paniquer, la première à aider.

Vivement cette nuit. Le couvent dormira du sommeil de l'injuste. Je savourerai ce petit bout de pain sous les draps. Trésor de guerre. Trésor d'amitié. Les draps feront mal, avec leur coton rêche. Je me gratterai à Dieu et à sang. Mais avant, Sœur de Poulpiquet viendra me border. Elle posera un baiser sur mon front, me souhaitera un voyage au pays des fées. J'aurai chaud. Un simple baiser peut chasser cent coups de bâtons. Un baiser, ça ne s'écrase pas, ou alors si, et ça fait des miettes. Des miettes de baisers. Les grandes personnes n'aiment pas les miettes. Elles passent leur temps à aspirer les maisons de fond en comble. Elles aspirent jusque dans leur tête. Mais les baisers, il en reste toujours un peu, sur le plancher, sur l'oreiller. Je les ramasse et je les mets dans une boîte pour les moineaux et autres têtes de linotte. C'est la vie qui chante.

La cloche sonne la fin du repas. On se lève, on se signe pour remercier. C'est l'heure d'aller se coucher. La mère supérieure met mon vomi au frigo pour demain matin, charmante attention. Un relent d'amour!



Collectif de la ligne 10

Les auteurs

Mais qui sont-ils?



Florine Dagnelie

Florine vient de souffler ses 12 bougies. Elle a choisi de faire partie du Collectif de la ligne 10 pour une toute première tentative d' "exil de soi". Elle exprime avec simplicité la fraîcheur, le pétillant et un peu d'intimité de son âge.

Pascal De Bock

Délaissant là et çà son insatiable poursuite de la vie, Pascal aime à poser un regard sur sa rimbaldienne jeunesse. Il replonge alors dans les délices futiles de l'écriture. Il y retrouve ses chères traversées ferroviaires, son odyssee d'amour et de haine avec la famille Swann; ses guerres et sa paix. Mais peu perce de cet homme qui, dit-on, se connaît mal et se fréquente peu...

Didier de la Potterie

Jouer avec les mots, percuter les situations et malmener la bienséance... tout fait farine au moulin de l'auteur pourvu que l'écriture l'amuse et séduise le lecteur.

Ému par la moue de l'émeu qui se meut, mélangeant la mélasse, je joue des bajoues sous les joncs et jubile de son jeu en songeant qu'il me singe.

Isabelle De Vriendt

Isabelle aime créer du lien et favoriser les rencontres ; elle aime aussi se mettre en projet, pour mieux s'ancrer dans l'ici et maintenant, partir de là où elle est et teinter la réalité de ses rêves, attentive à ce que les autres lui renvoient et à ce qu'ils vivent. Plus qu'un programme, une philosophie, qu'elle s'emploie à questionner, là où elle passe...

Ziska Larouge

Graphiste de formation, auteure d'un roman et de nombreuses nouvelles, instigatrice du concept "double auteur", série de plaquettes au format original réunissant deux artistes autour d'une thématique, Ziska Larouge écrit «comme elle lancerait un film dans sa tête qui se matérialiserait en mots sur son clavier». Silence. On tourne!

Iza Loris

L'enfance est un bonbon rose bourré d'asticots, la vie une putain de vierge qui se donne à prix d'or. Qu'à cela ne tienne. La douleur ça se chatouille, ça se titille et ça se tord de rire. Un stylo dans une main, une scie sauteuse dans l'autre, Iza Loris campe des personnages hauts en horreur. Des textes frais et féroces. Du sang et du swing. En obsédée textuelle, Iza Loris découpe aussi les mots pour en faire des chansons. Si ça fait mal, si ça égratigne l'élégance de la société bien pensante, pas de panique. Il reste un peu de citron pour les plaies.

Retrouvez son actu sur www.aubizou.be
http://fr.wikipedia.org/wiki/Iza_Loris

Michèle M.

Michèle M. est née le jour de Saint Parfait sous le signe de l'écureuil. C'était il y a si longtemps qu'elle en a oublié l'année. Du statut de baby-boomeuse, elle est passée à celui de mammy bien qu'elle ne fut pas grand-mère.

Depuis sa plus tendre enfance, elle ne capitalise pas seulement les noisettes, mais aussi les lettres au fond de son assiette de bouillon. Experte en pâtés, elle rencontra beaucoup de difficultés à manier le porte-plume en primaire, mais depuis qu'elle est parvenue à la maîtrise de la phrase et du buvard, elle ne lâche plus son clavier. Au fil des années, elle brouille les pistes biographiques. Elle participe à de multiples ateliers et expériences scripturales où elle taquine les mots et les accommode à toutes les sauces. Elle thésaurise ses écrits de tout poil dans des tiroirs et d'autres lieux secrets dont elle ne se souvient pas toujours. Elle a fini par monter dans le train de la ligne 10, question de compliquer la tâche des généalogistes et des bibliographes, mais aussi de découvrir un territoire collectif. Cultivant l'amour du pseudonyme en vue de publications posthumes, elle est convaincue que les morts ont plus d'entregent que les vivants.

Pascale Maquestiau

Citoyenne de taille moyenne, du monde et plutôt ronde. Elle est devenue citoyenne du monde le jour où elle a pris l'avion pour s'évader en Amérique du Sud. Revenue boulimique du combat des femmes, elle se prend pour l'atmium et annonce qu'il n'y a pas de progrès sans l'égalité entre les femmes et les hommes.

Dominique Michiels

Dominique M. les mots, certains mots, leur matière, quelques images incertaines et le sens ténu qui parfois se profile entre eux. Elle les aligne pendant ses loisirs, tantôt avec aisance, tantôt laborieusement, comme une échappée du quotidien.

Kate Milie

Kate Milie aime écrire des histoires assassines et y croiser des personnages déjantés. Ses thèmes de prédilection sont l'art, la ville, les gares et les mises en abyme. «Cassidy» est sa toute première expérience d'écriture au sein d'un Collectif. Elle a aimé et pense récidiver.

Auteure de plusieurs romans, Kate organise régulièrement des activités littéraires (ateliers d'écriture, club de lecture, etc.) à l'hôtel L'Espérance.

Retrouvez son actu sur son blog : <http://kate-milie.skynetblogs.be>

Jean-Christophe Steinbach

Jean-Christophe est un auteur amateur dont quelques nouvelles ont été publiées lors de concours. Il prépare un roman de fantasy. Il a rejoint le Collectif de la ligne 10 dans le but de partager le plaisir d'écrire.

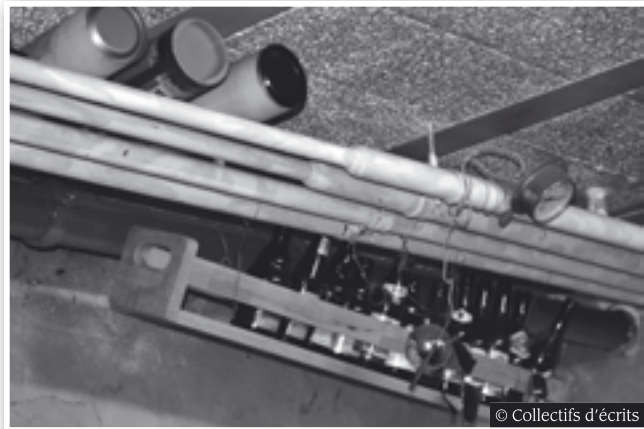
Sylvie Van Molle

Sylvie est comédienne, auteure et fondatrice d'une compagnie de théâtre, la "Compagnie Les rêveurs éveillés". Attirée essentiellement par les arts contemporains, toutes disciplines confondues, elle a commencé l'écriture par la rédaction d'une pièce de théâtre, d'un long et de plusieurs courts métrages. C'est sa troisième nouvelle.

Collectif de la ligne 10

Les lieux traversés

L'itinéraire du Collectif de la ligne 10



Tous les espaces qui ont accueilli le Collectif de la ligne 10 se situent à Bruxelles. Les révéler ici est une manière de les remercier et de les rendre (encore) plus visibles.

Le Cercle des voyageurs – Bruxelles-Ville

Première rencontre, premier accueil : le Cercle des Voyageurs. Un resto ? bien plus. Un Rêve. Une histoire. Un fourmillement de passions. On y mange, bien sûr, très bien même... On y pense, on y débat, on y café philo, on y café psycho dans l'avant-garde d'une arrière-salle. Et puis, c'est aussi le Cercle des musiciens, des photographes, des voyageurs de l'intime et de l'infime. On y expose. On y joue. Cercle ouvert. Lieu de rencontres. Un accueil chaleureux dans un lieu qui laisse des traces, des envies de voyage, des envies de retour... On ne croit pas si bien dire, car c'est au Cercle des voyageurs que le Collectif de la ligne 10 évalue son parcours, près d'un an après son démarrage. Entre-temps, tout un Exil de soi...

www.lecercledesvoyageurs.com

La Maison du Conte – Auderghem

La Maison du Conte de Bruxelles est nichée en lisière de la Forêt de Soignes, dans le grenier de la ferme du Rouge-Cloître à Auderghem. Il n'y avait là meilleure implantation pour héberger un lieu dédié à la littérature orale et aux arts de la parole. Ni Grimm, ni Andersen, ni les conteurs des quatre coins du globe ne nous contrediront. Le conte est une pratique universelle.

Animé par une équipe pluridisciplinaire, ce centre ne se limite pas à l'organisation de veillées, de promenades et de soirées contées, de festivals autour de cette discipline, mais se double d'une école internationale basée sur la pratique de cette activité. Une équipe pédagogique y dispense une formation au long cours explorant le potentiel de récits contés en lien avec le travail du corps, de l'espace

et de la voix. Un Centre de documentation riche de plus d'un millier de publications complète l'offre de formation, la production et la diffusion de spectacles.

Première halte de la ligne 10 en 2014, par une nuit noire de janvier, ce lieu dédié au récit parlé est le théâtre de la prise de contact entre les membres de cette expédition littéraire. C'est là qu'est lue et signée une charte et que sont nées les prémises du recueil *Exil de soi*.

www.lamaisondumontedebruxelles.be

Au B'Izou Café-Théâtre - Anderlecht

Au B'Izou, vous êtes chez vous. C'est la devise de Jean et Izou, tous deux pompiers ET passionnés de textes et de musique. Jean chante, Izou écrit des chansons. En 2008, ils partagent leur rêve en fondant, dans un ancien atelier de garnissage de fauteuils, un lieu de rencontres et de créations. Ça se passe rue de la Promenade, au numéro 13!! Un endroit prédestiné. C'est l'occasion de découvrir des comédiens et chanteurs originaux (ils vous rejoindront au bar après le spectacle), mais aussi de participer à toute sorte d'ateliers (écriture de chansons, improvisation, chant, théâtre, rencontres insolites...). Ses hôtes aiment s'assurer que tout va bien, que chacun se sent à l'aise dans leur chez eux, et accueillent volontiers des groupes d'écriture. Le Collectif de la Ligne 10 ne s'y est pas trompé le 1er mars dernier. Les textes encore verts pour leur première lecture, tout comme les murs du lieu (eh oui!)... ont ému chacun.

www.aubizou.be

Le Soukiriï - Jette

«C'est simple : tu fais huit pas en avant, puis cinq vers la droite, ensuite tu fouilles les buissons situés le long de la façade. Là, tu trouveras le soupirail. Au sol il y a un bâton auquel une corde est fixée. Tu le soulèves et tu l'agites pour actionner les clochettes. Je viendrai t'ouvrir la porte du Soukiriï.»

Quelques mètres plus bas, Damien nous accueille chaleureusement au Soukiriï, situé dans les sous-sols du centre culturel de Jette, et qui regorgent de plusieurs milliers de bandes dessinées. Accoudé au bar, les rastas attachés en queue de cheval, il nous explique l'histoire de la bd-thèque. *«On est parti d'une petite collection privée de 500 BD, puis, au*

fil du temps, on a étoffé l'ensemble tout en affinant le choix des auteurs.» Chaque vendredi soir, les membres peuvent venir emprunter, lire sur place, boire un coup, discuter BD et rencontrer d'autres passionnés... Le prix de location est symbolique et permet d'étoffer les collections. De temps à autre des événements sont organisés par l'équipe de bénévoles: rencontres, projections, mini-concerts ou mise à disposition du local, comme ce soir pour les lectures croisées du Collectif d'écrits de la ligne 10.

Théâtre Les Tanneurs - Bruxelles-Ville

Ancré dans les Marolles, le Théâtre Les Tanneurs se veut proche des gens: création de spectacles avec le quartier, atelier Traces, boîte à troc, tableau à impressions, ateliers d'écriture... sont autant d'initiatives pour démystifier le théâtre et créer du lien! Pari encore une fois réussi puisqu'en avril dernier, la ligne 10 a pu explorer Et avec sa queue, il frappe!, pièce de Thomas Gunzig, pousser une petite porte imaginaire, entrer dans la tête de l'artiste, s'interroger autour d'un repas-débat, avant de se retrouver dans la grande salle face à un one man aussi décapant qu'interpellaant. Le travail de relectures du futur recueil a pris ici tout son sens.

www.lestanneurs.be

L'hôtel-taverne L'Espérance - Bruxelles-Ville

L'hôtel-taverne L'Espérance, situé à deux pas de la trépidante rue Neuve, se cache dans une toute petite rue peu fréquentée, la rue du Finistère. L'immeuble qui l'abrite a été bâti lors de la construction des Boulevards du Centre, en 1874. La taverne, elle, date de 1930 et a été réalisée par Léon Govaerts dans le plus pur style Art Déco. Cet havre de paix a été classé en 2008. Ancienne maison de « rendez-vous », le lieu est devenu, depuis peu, un lieu de « rencontres littéraires »... Une romancière bruxelloise y a planté le chapitre d'un de ses romans... Et des auteur-e-s, régulièrement, y organisent des activités telles que brunch, ateliers d'écriture, club de lecture, etc. La ligne 10 s'y installe un dimanche de printemps. Dans une ambiance jazzy, ses membres re/travaillent pour la dernière fois leurs textes en sous-groupes.

www.hotel-esperance.be/taverne.php

Le Monde selon les femmes - Bruxelles-Ville

Le Monde selon les femmes est une ONG féministe active dans le monde du développement, de l'éducation permanente et les mouvements de femmes. Son objectif est de faire avancer l'égalité entre les femmes et les hommes & entre le Sud et le Nord.

La vision du Monde selon les femmes est celle d'un monde où les rapports de domination (hommes versus femmes/ Nord versus Sud) seront transformés en relations construites sur l'égalité, la diversité, la solidarité.

Sa spécificité : une expertise en formations, évaluations, plaidoyers, recherches, et une présence dans des réseaux diversifiés par thématiques et par pays.

«Un développement sans les femmes est un développement contre les femmes.»

Chacun y trouve sa place, les hommes chuchotent les lectures autour d'une table de femmes. La porte-fenêtre s'ouvre et les couleurs du temps ravivent le teint. Les voix deviennent claires et sonores pour jeter des «mots d'assemblages» des textes sur le tableau blanc.

www.mondefemmes.be

La Licorne - Uccle

La Licorne n'en finit pas de se transformer. Créée par Michel Pire en 1982, la librairie se situait tout d'abord rue Xavier De Bue. Sous l'impulsion de André Pire, elle a déménagé chaussée d'Alseberg pour offrir un espace plus aéré. Deborah Danblon et Daniel Debroux ont repris le flambeau en 2006... En 2008, la librairie s'est agrandie pour mettre en évidence le rayon jeunesse. Présentant des ouvrages très diversifiés, comme les nouveautés, les livres d'art, etc. la Licorne dispose également d'un bel espace jeunesse et d'un rayon dédié aux sciences humaines. Deborah Danblon a ouvert en mai 2012 un espace pédagogique. Tous les enseignants y sont les bienvenus, ils peuvent consulter, emprunter des livres et bénéficier des conseils d'une passionnée de littérature jeunesse. Des animations et des conférences ont régulièrement lieu. La ligne 10 s'est installée dans l'arrière-cour de la librairie (à l'abri des tentations. Ah les livres !) pour des lectures, encore, et pour réfléchir sur la forme que pourrait prendre la soirée festive.

www.librairielalicorne.be

La Librairie Café 100 papiers - Schaerbeek

Petit cocon des lettres favorable aux rencontres autour d'un livre, d'un musicien ou d'un projet d'écriture, la Librairie Café 100 papiers allie accueil et convivialité. Ouverte sur la rue et réceptive aux projets du voisinage, elle propose à ses visiteurs des découvertes livresques et d'un autre type aussi: prosecco, zinnebier, chinotto ou simple café. Le Collectif de la ligne 10 y fait quelques lectures pour figoler ses œuvres pendant l'été et il décide de l'ordre des textes pour que la compilation soit en bonne harmonie. On boit aussi un petit jus maison ;-)

www.100papiers.be

Maison du Livre - Saint-Gilles

La Maison du Livre organise de nombreuses activités autour du livre et de l'écriture, pour tous les publics : expos, débats sur des thèmes de société, lectures et ateliers, autant de portes d'entrée sur la littérature et sur le monde. C'est dans la superbe bibliothèque de la Maison du Livre que, pour son premier parcours d'écriture, le Collectif de la ligne 10 avait pu présenter les textes de sa publication. Le Collectif de la ligne 10 s'y retrouve après l'été pour finaliser la compilation de textes et chercher des subsides pour l'impression d'*Exil de soi*.

www.lamaisondulivre.be

Ateliers Schuman - Woluwé-Saint-Lambert

Les ateliers Schuman ont été créés il y a plus de 40 ans par une habitante du quartier afin d'animer les enfants des environs. Ils sont ouverts aujourd'hui aux enfants et aux adultes et proposent des cours de reliure, de couture, de bricolage, de dessin ou peinture, de céramique et de travail au tour, de peinture sur soie, de miniature, et bien d'autres activités. Les ateliers Schuman sont constitués en asbl reconnue comme CEC (Centre d'Expression et de Créativité), sont soutenus par la commune, par la Cocof et par la Fédération Wallonie-Bruxelles. Les locaux, annexes à l'école du parc Schuman dans le clos des bouleaux à Woluwe-Saint-Lambert, feront prochainement l'objet d'une rénovation de l'ensemble des bâtiments scolaires.

Toujours en recherche sur le plan artistique, l'asbl est ouverte aux synergies, et pourquoi pas à un partenariat potentiel avec les Collectifs d'écrits avec la création d'un Collectif depuis les Ateliers.

En septembre, le Collectif de la ligne 10 a pu y commencer la préparation de son événement festif et réfléchir aux lieux de diffusion... Par idée, un parapluie de papier planté... Dans la bonne humeur du lieu, la boule en mousse prévue à cet effet fut rapidement cachée par des ombrelles de toutes les couleurs.

www.atelierscreatifsschuman.be

Espace 125 – Forest

L'Espace 125 est un espace semi-privé qui propose une salle en location, et qui accueille des expositions de peinture ou de sculpture, ateliers, formations, petites conférences...

Octobre. Les feuilles commencent à tomber. Le Collectif de la ligne 10 tombe sur l'Espace 125, où la lumière et la chaleur humaine règnent en maître. C'est l'énergie qu'il faut pour mettre en place les derniers préparatifs de sa soirée festive. Son propriétaire, sympathisant de projets, y accueille le collectif d'écrivains. Si vous voulez être inspiré, cet espace est fait pour vous.

www.espace125.be

Agence Wallonie-Bruxelles Théâtre/Danse – Ixelles

L'Agence Wallonie-Bruxelles Théâtre/Danse soutient la production culturelle belge francophone à l'étranger et sa mise en marché. Elle participe ainsi à la promotion de spectacles et à la communication des activités développées par les compagnies. Logée dans le prestigieux bâtiment Belga, l'Agence Wallonie-Bruxelles Théâtre/Danse a vu le Collectif de la ligne 10 élaborer une mise en scène électrique pour la diffusion de sa compilation.

www.artscene.cfwb.be www.wbtd.be

L'Eau chaude – Het warm water – Bruxelles-Ville

Situé rue des Renards, au cœur des Marolles, L'eau chaude – Het warm water est un café-cantine végétarien organisé en coopérative à finalité sociale. Au menu, un plat unique, une soupe, un dessert et, les dimanches, un brunch. Au fil des saisons, les produits sont locaux, frais et, pour la plupart, issus de l'agriculture biologique. Les bières servies viennent de petites brasseries belges et les eaux et limonades, si elles

ne sont pas « de chez nous », ne sont pas non plus de la grande industrie. L'eau chaude est aussi un lieu où se poser, où l'on trouve la presse, des revues, des livres, des jeux et une programmation d'activités : des écoutes radiophoniques, des gou-thés dansants, des concerts, le RDV des joueurs de Go, le RDV de Tricot trottoir et bien plus encore.

C'est ici que se retrouve la ligne 10 pour la dernière fois en 2014. Derniers préparatifs avant les répétitions et la représentation à la bibliothèque Sésame, orchestration en sons, lumières et visuels dans l'alcôve de L'Eau chaude/Het warm Water, au cœur des Marolles.

www.hetwarmwater.be

Bibliothèque Sésame – Schaerbeek

L'événement de diffusion se construit en collaboration avec la bibliothèque Sésame. Après plusieurs repérages, le Collectif de la ligne 10 se dévoile dans cet espace qui se consacre presque autant à des activités d'écriture – les ateliers de calligraphie et d'écriture en attestent – qu'aux activités attendues de lecture, pour y préparer la mise en scène et en voix des textes d'Exil de soi. Il présente son recueil un soir de janvier 2015, dans l'amphithéâtre de la bibliothèque.

La commune de Schaerbeek propose un réseau de 3 bibliothèques communales : Sésame - Mille et une pages - Thomas Owen. Un réseau très actif où le prêt des livres n'est qu'un outil parmi d'autres pour donner accès à la culture et à l'information, et qui est géré par une équipe de bibliothécaires professionnels et enthousiastes.

Un catalogue en ligne permet de consulter les collections pour la jeunesse et pour les adultes : albums, romans, ouvrages documentaires, bandes dessinées, livres en grands caractères, périodiques. Des espaces multimédia et un service de la médiathèque sont également mis à la disposition du public.

Outre l'attention toute particulière portée aux écoles, des services aux étudiants du secondaire et aux adultes en formation sont également proposés. Pour ce faire, un espace éducatif leur est entièrement dédié à la Bibliothèque Sésame.

Enfin, de nombreuses animations sont organisées sur l'ensemble du réseau : expositions thématiques, « Bébé bouquine et bébé sourd

bouquine », balades contées, rencontres littéraires, formations aux nouvelles technologies, ateliers d'écriture et de calligraphie, accueil des classes, bibliothèques de parcs, alphabétisation, « Je lis dans ma commune », « Fureur de lire », etc.

Pour tout renseignement, visitez le blog des bibliothèques de Schaerbeek :
www.mabiblio.be



Collectif de la ligne 10

Remerciements

Le Collectif de la ligne 10 et ScriptaLinea remercient

De nombreuses personnes, responsables d'associations, d'espaces culturels ou d'institutions, nous ont ouvert leur porte pour héberger le Collectif de la ligne 10 ou pour mieux connaître l'aisbl ScriptaLinea. Merci pour leur confiance et leurs encouragements.

Merci aussi à tous ceux qui, de près ou de loin, ont contribué, d'une manière ou d'une autre, à la réalisation de cette compilation et, en particulier, à Poupette Choque, qui a partagé un bout du chemin, ainsi qu'à Benoît et Isabelle De Vriendt, Catherine Feist-Hennes et Nathalie Jonckheere, membres du Comité de relecture de ScriptaLinea.

Enfin, l'aisbl ScriptaLinea adresse ses vifs remerciements à Didier van Pottelsberghe pour ses talents créatifs au service des textes, ainsi qu'à Etienne Lhoir, artiste de Boitsfort, pour avoir "offert" à la ligne 10 son dessin (plume et lavis) en couverture.

Au moment de la mise sous presse du recueil, l'aisbl ScriptaLinea remercie le Parlement de la Fédération Wallonie-Bruxelles pour son soutien à la mise en page, à l'impression et à la diffusion d'*Exil de soi*.

Exil de soi a été présenté par le Collectif de la ligne 10 à la bibliothèque Sésame (Schaerbeek - Bruxelles) le 31 janvier 2015, lors d'une lecture-performance organisée en collaboration avec l'équipe de la bibliothèque Sésame et avec le soutien de Sadik Köksal, Échevin de la Culture française, et du Collège des Bourgmestre et Échevins de Schaerbeek.



Collectifs d'écrits

ScriptaLinea
AISBL

Avec le soutien
du Parlement de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Les photos reprises dans la compilation ont été réalisées
par les membres du Collectif de la ligne 10.

Le graphisme est réalisée par Didier van Pottelsberghe.
L'illustration de couverture *Prostration*[®] est une œuvre d'Etienne Lhoir.

Le présent exemplaire ne peut être vendu.
Téléchargeable sur www.collectifsdecrits.org

D/2014/13.013/3



